

CHATEAUBRIAND

Œuvres choisies
illustrées & & &

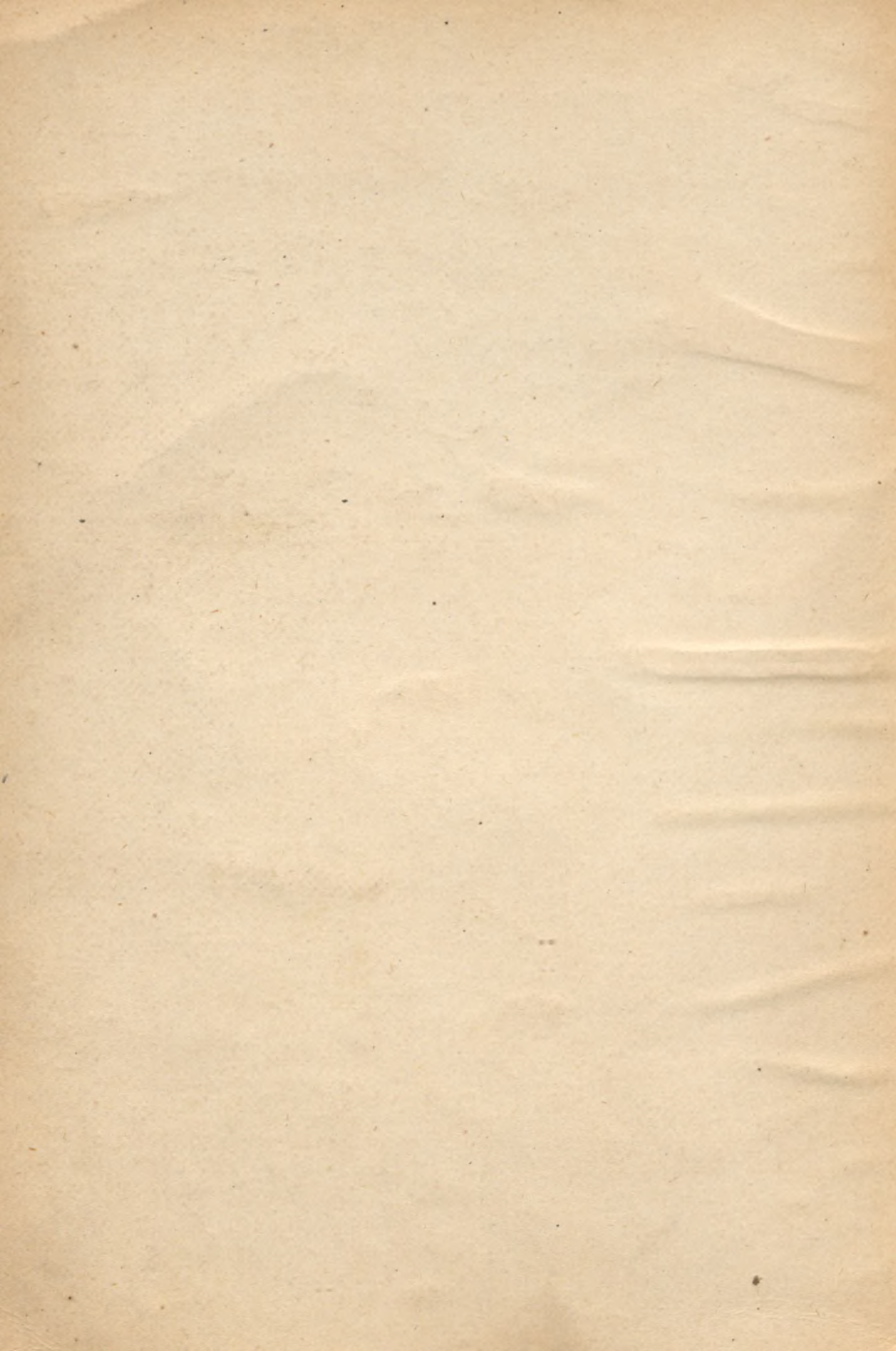
Tome I



18184

B. P. im. L.

Bibliothèque Larousse



CHATEAUBRIAND

T. 1^{er}. & Atala & René &

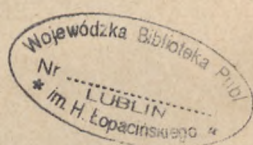
& Le Dernier Abencerage &

1000072393



1258







CHATEAUBRIAND

Portrait offert par M^{me} de
Récamier au musée de
Saint-Malo. ~~~~~

PEINT PAR GIRODET.

CHATEAUBRIAND

Atala René

Le Dernier Abencerage

NOTICES ET ANNOTATIONS
PAR AUG. DUPOUY, AGRÉGÉ
DE L'UNIVERSITÉ, LAURÉAT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



SIX GRAVURES
DONT QUATRE HORS TEXTE



Bibliothèque Larousse
Paris - 13-17, rue Montparnasse

[1910]

2305562
144698



324085 1t1

840(081)+840(091)





ATALA — RENÉ

LE DERNIER ABENCERAGE



FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

(1768 - 1848)

Si jamais écrivain subit et garda l'empreinte de son terroir, c'est bien Chateaubriand. On l'a contesté. On a opposé à son cas celui de Le Sage et de Duclos, deux autres Bretons qui ne lui ressemblent guère, assure-t-on. Ils lui ressemblent plus qu'on ne croit. Ce sont des indépendants comme lui. Et leur exemple, à tout prendre, ne prouverait pas grand'chose : ils peuvent s'être déracinés de bonne heure, et sans retour. Chateaubriand a vécu son enfance et son adolescence entières dans l'intimité de la mer et de la campagne bretonnes. Quand on connaît sa force et sa délicatesse d'imagination, peut-on admettre que ce tête-à-tête de dix-huit années soit demeuré stérile ?

François-René-Auguste de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, au cours d'une effroyable et très authentique tempête, dans laquelle il devait se plaire à lire le présage de son orageuse destinée. Il était le dixième enfant de René-Auguste, un maître-homme, qui s'était mis en tête, à treize ans, de relever son nom avec sa fortune, et qui y parvint : si d'ailleurs il put en 1761 racheter au maréchal de Duras Combourg, le vieux manoir ancestral, ce fut pour avoir armé non de pacifiques galions, comme le laissent entendre les *Mémoires* de son fils, mais des corsaires

et peut-être des négriers : on a remarqué que les navires du comte se promenaient beaucoup entre la Guinée et les Iles, c'est-à-dire les Antilles. Aussi bien la traite n'était-elle pas interdite et la pratiquait-on sans déroger.

« Timide et contraint » devant ce père morose, « abandonné aux domestiques » par une mère vive et bonne, mais insouciant, et qui réservait au fils aîné ses tendresses, l'enfant ne connut guère la tiédeur du nid familial. Ce n'est pas au milieu des siens qu'il se développa et s'ouvrit. — Et Lucile, dira-t-on ? — Lucile, son aînée de quatre ans, lui fut une sœur dévouée et douce, mais sans véritable influence. Il l'a dit : « Lucile et moi, nous nous étions inutiles. » Elle ne le conseillait point, ne le guidait point ; elle lui demandait ses rêves et rêvait avec lui. Sa jolie âme fut pour son frère le miroir où il se regardait vivre : les principes de cette vie, il les trouvait ailleurs.

Pour assister aux phases de sa formation, pour voir éclore son enfance et bientôt sa jeunesse déborder de sève, il faut aller avec lui parmi les « polissons » de Saint-Malo, qui l'appelaient *Franchin*, longer les bords de l'Arguenon jusqu'à Plancoët, chez l'oncle de Bédée, au milieu d'une idyllique campagne où il découvre la grâce des printemps bretons, errer des journées et parfois des nuits à travers les bois et les landes de Combourg, pénétrer, le soir, dans l'église de Saint-Malo, dont les angélus le ravissent ; mais surtout il faut l'accompagner sur les grèves natales, sur celles de Brest et de Saint-Brieuc, le surprendre en méditation devant cette mer qui fut sa grande initiatrice, dont il aura les enchantements, les caprices et les nostalgies.

En 1814, dans une lettre à M^{me} de Duras, qui était alors à Dieppe, il écrivait : « Dites à la mer toutes mes tendresses pour elle. Dites-lui que je suis né au bruit de ses flots, qu'elle a vu mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages, que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne. »

En vrai marin, il aimera les paysages de plaine, le désert, la savane, mais non les montagnes, qui oppriment et qui bornent, sauf comme lointain. Les Alpes (il s'en ouvre à Joubert, quand il les traversa en 1803 et en 1805) l'ont ennuyé.

A dix-huit ans, il réalise un remarquable échantillon de sa race. C'est un petit Breton solide, presque trapu, aux yeux caressants et vifs, aux cheveux fous, imaginatif et ardent à l'excès, mystique, aventureux, susceptible, très fier « et même un peu farouche », bon enfant d'ailleurs avec ceux qui ne l'intimident pas. La pose ne viendra que plus tard, sans jamais altérer un fond de bonhomie qui reparaissait dans l'intimité et qui ravissait Sainte-Beuve.

Libre comme l'est un solitaire, impatient de toute borne, déjà artiste par surcroît, il est très malheureux. Prendre un état, n'est-ce pas se mutiler ? A l'école, au collège, chez les demoiselles Couppart, de Saint-Malo, à Dol, à Rennes, à Dinan, il fut un élève inégal. Toute discipline professionnelle l'épouvante. Chasser, rêver, lire en cachette, causer avec Lucile, se troubler le cœur et les sens à la poursuite d'une beauté-fantôme, tel est l'emploi le plus clair de ses journées, à l'âge où il doit arrêter l'emploi de sa vie. Il ne sait ce qu'il veut, c'est-à-dire qu'il veut tout et ne renonce à rien. De tristesse et de rage il pense à se tuer. Puis il parle de s'embarquer à Saint-Malo pour Pondichéry. Il allait être marin : son père et son frère en font un soldat, et, muni d'un brevet de sous-lieutenant, il part rejoindre son régiment, — le régiment de Navarre, — à Cambrai.

On est en 1786. De Cambrai notre chevalier va à Dieppe. Mais on le voit plutôt à Paris, surtout à partir de la mort de son père ; et ce militaire se transforme assez vite en homme de lettres. C'était sa véritable vocation. Lucile l'avait bien senti, à Combourg, quand elle lui disait, à l'entendre exalter la solitude : « Tu devrais peindre tout cela. » A Paris il a retrouvé son frère, petit-gendre de Malesherbes et magistrat. Par eux, par les Rosambo, il se pousse dans le monde des auteurs, voit La Harpe, dîne avec Mirabeau, connaît Parny, se lie avec Fontanes, Chamfort, Ginguené, Lebrun. Sa grosse ambition, à cette date, est d'être imprimé dans l'*Almanach des Muses*. Il y parvient : on lui publie des vers sur l'*Amour de la campagne*. En même temps il s'ouvre aux « lumières », à la philosophie, à l'humanitarisme. L'esprit de Voltaire et celui de Rousseau le pénètrent. Cela aboutira dans cinq ans à l'*Essai sur les révolutions*. En attendant, et son humeur aventureuse aidant, il s'éprend de la vie sauvage,

s'enthousiasme avec Malesherbes à l'idée d'explorer les régions polaires et s'embarque à Saint-Malo, le 5 avril 1791, à destination de Baltimore.

En Amérique, il ne prit point le chemin du pôle ni même, quoi qu'il en ait dit et écrit, celui du Mississipi ou « Meschacebé ». Pendant les cinq mois qu'il y passa, à peine eut-il le temps d'aller de Baltimore à Philadelphie et de Philadelphie aux Lacs. Vraisemblablement il vit la chute du Niagara et revint vers la côte, sans avoir traversé les Apalaches, ni les Florides, ni la Louisiane, sans avoir couché sous la hutte du Peau Rouge, ni fumé le calumet des sachems. Tout l'exotisme de ses *Nalchez*, d'*Atala*, de *René* et du *Voyage en Amérique* semble emprunté aux relations du père Charlevoix, de Carver, de Bartram et d'Imlay. Nous a-t-il donc menti ? Le mot serait gros. Chateaubriand était d'une race qui pousse l'idéalisme fort loin et s'illusionne avec délices. Macpherson et La Villemarqué, autres princes de la contrefaçon, n'étaient-ils pas également des Celtes ?

Un journal lui apprit là-bas la fuite de Louis XVI à Varennes et son arrestation. Gentilhomme fidèle, il ne songe plus qu'à lui « offrir son épée », repasse l'Atlantique, débarque le 2 janvier au Havre après une rude tempête, trouve sa famille en proie à des embarras d'argent, se laisse marier à une jeune fille de dix-sept ans, Céleste Buisson de la Vigne, qui était blanche, blonde, mince et « fort jolie », au surplus pourvue de 500.000 à 600.000 francs, et la quitte au bout de quatre mois, le 20 juillet 1792, afin de rejoindre l'armée des princes, campée sur les bords du Rhin. Incorporé comme sous-lieutenant dans la 7^e compagnie bretonne, il eut le temps jusqu'à l'automne de prendre en dégoût les chefs de l'émigration, sinon leur cause. Pour se consoler, il avait les notes rapportées d'Amérique et les impressions quotidiennes qu'il utilisera dans les *Martyrs*. Un éclat d'obus le blessa à la cuisse. Malade, sans argent, sans linge, il dut partir, gagna Bruxelles et de là Jersey, où l'oncle de Bédée lui apprit, à la fin de janvier 1793, l'exécution du roi. Alors il partit pour Londres.

Il comptait y vivre de sa plume. Il y connut la pire misère, le froid, la faim, l'insomnie, la fièvre. Son compagnon d'infortune, Hingant, voulut se tuer et se blessa dangereusement. Enfin un compatriote, Peltier, le mit en relations

avec un éditeur qui lui offrit quelque argent sur la future vente de l'*Essai*. Grâce au même Peltier, il se rendit un beau jour à Beccles, dans le Suffolk, non pas, comme le prétendent les *Mémoires*, pour y « déchiffrer des manuscrits français du XII^e siècle de la collection de Camden », mais pour y enseigner le français aux jeunes Anglais de la *Brightley's school* et de la *Franconberge school*. Du moins y eut-il le loisir de puiser largement dans la bibliothèque grecque du révérend Girdlestone, un érudit. Ses modestes fonctions le conduisirent de Beccles à Bungay. C'est là que se place l'idylle de ces dures années d'exil. Le pasteur Ives, chez qui il logeait, avait une charmante fille, Charlotte. Chateaubriand l'aima et se laissa aller à le lui dire. Il avait presque dit adieu à la France, à sa famille, à la vie, un médecin de Londres l'ayant condamné. Le moment vint où il dut révéler son mariage. Ce fut un déchirement. Il revint à Londres, hanté par l'image de Charlotte. Il ne devait la revoir que longtemps après, en 1822, à Londres : elle s'appelait alors M^{me} veuve Sutton et venait (il était ambassadeur) lui recommander l'aîné de ses fils. Mais auparavant elle était devenue Atala, Céluta, Cymodocée, peut-être un peu Amélie, un peu Blanca, prêtant à toutes les héroïnes de Chateaubriand le charme de sa jeunesse, de son amour et de sa mélancolie.

L'*Essai sur les révolutions* parut à Londres en 1797. C'est à la fois le livre d'un pessimiste qui raille la croyance au progrès, et d'un incrédule pénétré de voltairianisme. Il en aggravait en 1798 le caractère antichrétien par les notes rédigées en marge d'un exemplaire que Sainte-Beuve, un jour, se procura. Or le 1^{er} juillet de la même année, sa sœur, M^{me} de Farcy, alors à Saint-Servan, lui apprenait la mort de sa mère et les larmes qu'elle avait versées sur les « égarements de François ». Elle-même mourut presque aussitôt. Chateaubriand en fut transformé. Il écrira dans la Préface du *Génie du christianisme* : « J'ai pleuré et j'ai cru. » Faut-il ajouter à cette émotion profonde l'influence de l'exil, le renoncement à Charlotte, sa santé ébranlée, l'exécution de son frère et celle du vénérable Malesherbes ? Toujours est-il qu'il voulut dès lors adorer ce qu'il avait brûlé ; sans plus attendre, il se met à l'œuvre et publie en 1799, à Londres, un premier livre du *Génie*, qu'il remaniera. Excellent passeport, à cette date, pour faire sa rentrée en France !

Il n'y revient cependant qu'incognito, sous le nom de La Sagne, citoyen suisse, en attendant qu'on le raye de la liste des émigrés. Le 8 mai 1800, il a débarqué à Calais. A Paris il retrouve Fontanes, qui s'occupe de le « lancer » et le présente à la comtesse Pauline de Beaumont. Là venaient Joubert, Guéneau de Mussy, Molé, Chénedollé, Bertin. Ce n'était plus la société littéraire de 1789. Un mysticisme délicat, le goût d'un art plus noble et plus pur les animaient. Chateaubriand, avec sa personnalité ardente et un peu sauvage, avec l'auréole de ses malheurs et la séduction de son sourire, eut tôt fait de devenir le héros du petit salon et l'ami très aimé de la douce comtesse. Dans cette bienfaisante atmosphère, son activité s'exalte : il commence par s'en prendre, dans une *Lettre à Fontanes* que le *Mercur* insère, à la *Littérature* de M^{me} de Staël et à sa philosophie du progrès (22 décembre 1800). Puis il publie *Atala*, qui est un gros succès et lui vaut d'être présenté à Elisa Bonaparte, à Lucien, à Napoléon. Sans se reposer, il va s'enfermer à Savigny, chez M^{me} de Beaumont, où le rejoignent Lucile et — après neuf ans de séparation — sa femme. En six mois il achève le *Génie du christianisme*, dont les cinq volumes paraissent le 14 avril 1802.

Merveilleuse coïncidence, le 18 du même mois, jour de Pâques, le premier Consul venait en grande pompe, à Notre-Dame, autoriser et fêter de sa présence la réconciliation de l'Etat avec l'Eglise. L'année suivante, la seconde édition du *Génie* portait une dédicace à Bonaparte.

En récompense, il obtient — Fontanes y aidant — un poste de premier secrétaire d'ambassade à Rome. Mais Chateaubriand n'était pas fait pour les seconds rôles. Il ne s'entendit pas plus avec le cardinal Fesch, oncle du premier Consul, que jadis Rousseau avec M. de Montaigu. Il commit des gamineries et des frasques. Sur ces entrefaites M^{me} de Beaumont vint à Florence. Elle était mourante. Elle l'appela. Alors occupé de M^{me} de Custine, il ne l'aimait plus d'amour. Il était marié. Il était l'auteur du *Génie du christianisme*. Par honneur il brava le scandale, alla la chercher et la ramena à Rome. Elle y mourut. Il lui fit édifier, à ses frais — ce qui a été nié sans preuve et réfuté — un mausolée superbe. Le public comprit la noblesse de son attitude. Le premier Consul ne lui en tint pas rigueur. Le 21 janvier 1804,

Chateaubriand quitta Rome : on venait de créer pour lui, dans le Valais, un poste de ministre plénipotentiaire. Il s'en fut d'abord à Paris, le 18 mars se rendit aux Tuileries. Le 20 il apprenait l'exécution du duc d'Enghien. Aussitôt il démissionna.

C'est de Rome qu'il avait adressé à Fontanes sa belle lettre sur la *Campagne romaine*. Sa littérature est celle d'un voyageur. Il était nomade d'instinct. Après quelques excursions qu'il fit avec sa femme en Auvergne, en Savoie, à Coppet, où ils virent M^{me} de Staël, Chateaubriand partit seul en Orient. Il voulait recueillir sur place les matériaux d'un poème qu'il avait conçu à Rome, les *Martyrs*, s'émouvoir parmi les ruines de Sparte et d'Athènes, visiter Jérusalem et le Saint-Sépulcre, au retour faire halte à Tunis, près de l'ancienne Carthage, et finalement (c'est lui-même qui l'avoue) retrouver en Espagne, à Grenade, la charmante duchesse de Mouchy. Tout se passa comme il l'avait prévu. Le voyage avait duré de juillet 1806 à juin 1807. Il en rapportait, outre les *Martyrs*, son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* et le *Dernier Abencerrage*.

À Paris il s'était installé à l'hôtel de Coislin. Dans l'automne de 1807, il acquit près de Sceaux, pour 30.000 francs, la maison de la Vallée-aux-Loups. Ce fut là qu'il vécut pendant plusieurs années. Des amis venaient l'y rejoindre. Lucile était morte en 1804. Elle avait refusé, deux ans plus tôt, la main que lui offrait le doux Chénedollé, parce qu'elle se sentait malade dans son corps et dans sa raison. Personne n'était capable de remplacer l'absente dans le cœur de son frère, M^{me} de Chateaubriand peut-être moins que personne. Il y avait entre les époux d'excellents rapports, beaucoup, d'estime, de continuels égards, fort peu d'intimité. Mais de précieuses affections de femmes lui embellissaient l'existence. M^{me} de Duras, M^{me} de Lévis se rendirent à la Vallée-aux-Loups ; et puis ce fut le tour de M^{me} Récamier, la belle des belles, dont le règne devait éclipser celui de toutes les autres et se prolonger pendant de longues années jusqu'aux derniers moments du maître.

Cependant la politique commençait à troubler cette vie. En 1807, il publiait dans le *Mercure*, sur le *Voyage en Espagne* d'Alexandre de La Borde, un virulent article où l'em-

pereur était clairement désigné sous les traits de Néron. Napoléon entra dans une violente colère et parla de faire sabrer l'importun. Fontanes tremblait. Finalement on se contenta de supprimer le *Mercur* ou plutôt de le fondre avec son ancienne ennemie, la revue des idéologues, la *Décade*. Chateaubriand n'en fut pas moins nommé à l'Académie en 1811. Mais il n'y fut pas reçu, pour s'être refusé à rien changer dans son discours, jugé offensant pour l'empereur. Il se vengea de ces vexations et d'une contrainte de dix années en écrivant dans l'ombre son célèbre pamphlet, *de Bonaparte et des Bourbons*, qu'il publia le 5 avril 1814, un mois avant l'entrée de Louis XVIII à Paris.

De 1814 à 1830¹ la politique l'occupe sans l'absorber. La dynastie à laquelle il était resté fidèle était revenue au pouvoir. Il ne demandait qu'à la servir, en la guidant. Mais il n'avait pas la confiance du roi. Au retour de Gand, il comptait bien être ministre. Il dut se contenter de la pairie. Cependant il ne se bornait pas à attendre. Au nom du parti ultra, dont il était l'un des chefs, il rédigeait ses *Réflexions politiques* et cette *Monarchie selon la charte*, qui lui fit supprimer sa pension. Il vend la Vallée-aux-Loups et ses livres, fait alliance avec Corbière et Villèle, fonde le *Conservateur*, se prodigue à la tribune et « culbute » le ministère Decazes. On l'élimine encore ; on l'envoie comme ambassadeur à Berlin, puis à Londres, puis au Congrès de Vérone (1822), et c'est seulement à son retour d'Italie qu'il obtient — c'était son ambition — le portefeuille des affaires étrangères.

On connaît son rôle dans la guerre d'Espagne — *sa* guerre. Il a été diversement jugé. Il voulait donner à la légitimité le baptême de la gloire, et c'est bien ce dont elle avait le plus besoin, à vrai dire. Ce qu'on sait moins, et qui jette un jour inattendu sur cette nature complexe, c'est qu'au moment même où on le suppose accaparé par la diplomatie, il entretient avec une dame de C.... une correspondance passionnée, se ménage avec elle — à travers quelles difficultés ! — une entrevue sur la côte normande et lui adresse, quasi sexagénaire, des vers d'un effréné romantisme, comme celui-ci, qu'eût pu prononcer Gastibelza, « l'homme à la carabine » :

Pour tes baisers je vendrais l'avenir !

Le 6 juin 1824 le roi le révoque. Chateaubriand entre aux *Débats* comme libéral, ou peu s'en faut, et contribue à renverser Villèle, en 1828. Le ministère Martignac lui donne une ambassade à Rome. Il la mène avec faste, élève un monument au Poussin, voit mourir Léon XII et surveille le conclave d'où sort l'élection de Pie VIII. A la formation du ministère de Polignac il démissionne. Encore quelques mois et c'est la révolution de Juillet.

La Restauration n'avait pas été tendre pour Chateaubriand. Louis-Philippe l'eût volontiers rallié à sa cause. Du 3 au 7 août on essaya de le conquérir. On lui offrait l'ambassade de Rome, un ministère. On le savait blessé et pauvre. Mais il était dévoué aux Bourbons. Comme la duchesse d'Orléans insistait : « A la seule pensée d'une désertion, lui dit-il, le rouge me monte au visage. » Il donna sa démission de pair de France, s'en fut jusqu'à Prague saluer son vieux roi, suivit la duchesse de Berry dans son équipée vendéenne. Cette persistance à ne pas se renier est belle, quoi qu'on ait dit. Il avait engagé sa parole à la légitimité comme à la religion catholique. Ni l'une ni l'autre ne le satisfaisaient pleinement, ni toujours. Malgré des doutes lancinants, il leur restait fidèle, par dégoût de toute trahison, par honneur. Il voulait être et il fut un de nos derniers chevaliers. N'avait-il pas écrit, dans son *Itinéraire*, qu'il tenait don Quichotte « pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels » ?

Cependant ses dernières années sont tristes. Plus que jamais « il bâille sa vie ». Pourquoi ? sans doute il souffre de la gêne qui le condamne à travailler pour vivre, comme jadis à Londres, à Bungay, à Beccles. Il a réduit son train de maison, il publie tout ce qu'il peut, depuis ses *Discours politiques* jusqu'à la *Vie de Rancé*, une de ses meilleures œuvres. Il souffre aussi, peut-être, malgré son dédain affiché pour une « génération de pygmées », de n'être plus le chef du chœur littéraire. Il garde son bataillon de fidèles. Il est l'oracle du petit cercle que M^{me} de Récamier assemble dans sa maison de l'Abbaye-aux-Bois. Et les autres le saluent, mais de loin. Il le sent. La pire plaie est ailleurs. Elle est dans ce qu'il appelle « la honte de vieillir ». La vieillesse est l'école de la résignation, et Chateaubriand était tout le contraire d'un résigné. Incarnant le désir multiple, insatiable,



incurable, il devait arriver, vers soixante-dix ans, à cette plénitude d'ennui. Il bâille comme ces sultans spleenétiques que peindra Hugo ; c'est un dieu avorté qui ne se console pas de rester homme. Rien ne l'avait comblé, ni action, ni amour, ni gloire. Quelle tristesse quand il fallut rogner sur la magnifique part qui lui en avait été faite !

Ses *Mémoires*, qu'il avait commencés sous l'Empire, lui furent sa suprême revanche. Quand, un an après sa mort, on les publia, ils furent diversement accueillis. Ils restent, à tout prendre, la partie la plus vivante de son œuvre, la plus hardie, la plus semblable à lui-même. C'est là, moyennant quelques rectifications et quelques réserves, qu'on le trouve le mieux, avec ses générosités et ses injustices, avec ses colères, ses sourires, sa fougue d'écrivain et l'incroyable virtuosité de son art. Il s'y donne encore des attitudes. Cependant c'est peut-être le seul de ses ouvrages auquel il serait injuste d'appliquer rigoureusement le mot d'un ami qui le connaissait bien, Joubert : « Il écrit pour les autres et ne vit que pour lui. »

Au fond il était très fermé. Cet homme qui s'est tant exposé au public avait le mépris du public. Il a pu le scandaliser sans effort et le mystifier sans scrupule. Il n'avait nullement, comme Rousseau, le besoin féminin de se communiquer à autrui, de s'appuyer sur autrui, mais une soif toute napoléonienne de conquête et de domination. S'il voyait dans Napoléon un rival, on se l'explique : c'est qu'il le comprenait trop bien. Quand il mourut, le 4 juillet 1848, on dut, en exécution de ses volontés, lui creuser sa tombe dans une roche de Saint-Malo, face à la mer et le dos au monde. Il fut un peu toute sa vie comme dans ce tombeau du Grand-Bé. Comme tous les dynastes, c'était un solitaire.

Mais comme ce solitaire était aussi « l'Enchanteur », ceux qu'il méprisait s'attachaient à lui. Et il est avéré qu'en les méprisant il s'entendait à les séduire. Peu d'écrivains ont exercé sur leur époque une pareille influence. Cette influence est moralement discutable. Il a été pour sa large part responsable de la morbidité du siècle. Par le culte excessif et contagieux du rêve, de la mélancolie, de la chimère, il a contribué à stériliser bien des énergies, il a fait pulluler les Renés. Sa piété même n'a pas toujours été d'un sain exemple. Elle était trop voluptueuse et peu sûre. D'un esprit clair-

voyant et net, il s'est plu à agir en troublant. Mais dans le domaine de la littérature et de l'art, cette action a été d'une fécondité incalculable. C'est en le lisant que Lamartine, Hugo, Vigny se sont sentis poètes, que Thierry s'est découvert historien. Il a, selon le mot de Gautier, « restauré la cathédrale gothique ». On pourrait ajouter qu'il a restauré le temple grec, qu'il en a révélé le vrai sens, l'élégance simple, l'harmonie. Avant Latouche et Sainte-Beuve, il goûta Chénier. Il est un précurseur du Parnasse, après l'avoir été du romantisme. Tout l'art d'un siècle s'est mû dans le décor qu'il lui avait créé, a respiré par lui cette atmosphère complexe où se mêle l'odeur des catacombes au parfum de l'encens et à celui des Florides.

AUGUSTE DUPOUY,
Agrégré de l'Université.



BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRES ÉDITIONS

Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leur rapport avec la Révolution française, 1797 (Baylis et Deboffe, Londres). — *Atala*, petit in-12, an IX (Migneret, Paris). — *Le Génie du christianisme*, *René*, 5 vol. in-8^o, an X (Migneret, Paris). — *Les Martyrs*, 2 vol. in-12, 1809 (Le Normant, Paris). — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 3 vol. in-8^o (Le Normant, Paris). — *De Buonaparte et des Bourbons*, 87 pages in-8^o, 1814 (Le Normant, Paris). — *Atala, René, le Dernier Abencerrage*, 2 vol. in-18, 1827 (Ladvocat, Paris). — *Les Natchez*, 2 vol. in-18, 1829 (Lefebvre et Ladvocat, Paris). — *Etudes ou Discours historiques*, 4 vol. in-8^o, 1831 (Lefebvre, Paris). — *Voyage en Amérique, en France et en Italie*, 2 vol. in-18, 1834 (Ledentu, Paris). — *Congrès de Vérone*, 2 vol. in-8^o et 2 vol. in-18, 1838 (Delloye, Paris). — *Vie de Rancé*, 1 vol. in-8^o, 1844 (Delloye et Garnier, Paris). — *Mémoires d'outre-tombe*, 6 vol. gr. in-8^o, 1849 (Krabbe, Paris).

PRINCIPALES ÉDITIONS

Œuvres complètes, 32 vol. in-8^o, 1832 (Pourrat frères, Paris). — 5 vol. gr. in-8^o, 30 vignettes gravées, 1839-41 (Didot, Paris). — 16 vol. in-8^o, 60 gravures d'après les dessins de Philippoteaux, Staal, Raffet, etc., 1851-56 (Krabbe, Paris). — *Chateaubriand illustré*, 7 vol. in-4^o, 1851-52 (Marescq, Paris). — 12 vol. in-8^o, précédés d'une étude de Sainte-Beuve, 1852-61 (Garnier, Paris). — 12 vol. gr. in-8^o, 31 gravures de Johannot, 1859-62-64 (Furne et C^{ie}, Paris).

OUVRAGES RELATIFS A CHATEAUBRIAND

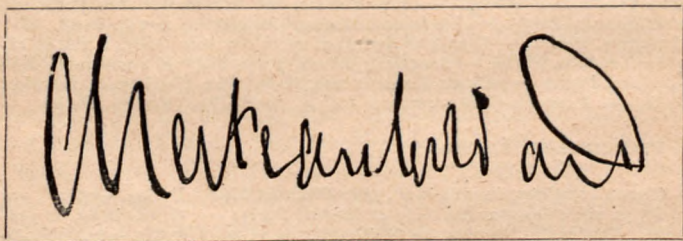
Scipion Marcin, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand*, Paris, 1832. — Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859

— Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I; *Causeries du lundi*, I, II, X; *Nouveaux Lundis*, III; *Premiers Lundis*, III; *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris, 1861. — Madame Le Normand, *Souvenirs et Correspondance de madame Récamier*, Paris, 1859. — Danielo, *les Conversations de M. de Chateaubriand*, Paris, 1864. — Lamartine, *Souvenirs et Portraits*, Paris, 1871. — Madame de Saman, *les Enchantements de Prudence*, 1873. — An. France, *Lucile de Chateaubriand*, Paris, 1879. — De Lescure, *Chateaubriand*, Paris, 1892. — Kerviler, *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand*, Vannes, 1896. — Bardoux, *la Comtesse de Beaumont*, Paris, 1883; *la Duchesse de Duras*, Paris, 1898. — G. Pailhès, *Madame de Chateaubriand*, Paris, 1898; *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, 1896; *Du nouveau sur Chateaubriand*, Joubert, Fontanes et sa fille, Sainte-Beuve, Paris, 1900. — E. Bivé, *les Dernières Années de Chateaubriand*, Paris, 1902. — J. Bédier, *Etudes critiques*, Paris, 1903. — Victor Gizeaud, *Chateaubriand, Etudes littéraires*, Paris, 1904. — Herriot, *Madame de Récamier et ses amis*, Paris, 1904. — A. Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Paris, 1909.



ICONOGRAPHIE

Girodet, *Portrait d'homme méditant dans la campagne romaine* (salon de 1810; au salon de 1814 il l'intitule : *Portrait de M. de Chateaubriand*; madame de Récamier le donna au musée de Saint-Malo). — David d'Angers : *Médaillon*, 1833 (au Louvre) et *Buste marbre*, 1829 (appartient à la famille). — Deveria, *dessin*, gravé par Jehannot et reproduit dans des éditions des *Œuvres*. — Duret, *Statue assise de Chateaubriand* (à l'Institut).



Signature de Chateaubriand.

PRÉFACES

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA

On voit par la lettre précédente ¹ ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étais encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727 ². Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais, désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre

1. La lettre dont il s'agit ici avait été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800) ; la voici :

« Citoyen,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du christianisme* ou les *Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonie de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes *Voyages en Amérique* et écrite sous les huttes mêmes des sauvages ; elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être... » (Ch.)

2. Plus exactement, en 1729. Après avoir massacré sept cents colons français et les soldats de Fort-Rosalie, les Natchez, poursuivis par Bienville, gouverneur de la Louisiane, furent pris et vendus ou tués.

le passage tant recherché et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines¹, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle². M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La Révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras.³

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*⁴. *Atala* a été écrite dans le désert et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poème⁵, moitié descriptif, moitié dramatique :

1. En réalité, il ne les connut que dans les livres de Charlevoix, Bartram, etc.

2. M. Mackensie a depuis exécuté une partie de ce plan (Ch.).

3. Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille était ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de La Rochejacquelein et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : « Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs la République ne te sait aucun gré de ce que tu as fait, elle n'a que trop de défenseurs et elle manque de pain. » Voilà les hommes dont Buonaparte a délivré la France (Ch.)!

L'ami se nommait Hingant. « L'illustre vieillard » était Malesherbes, dont le frère aîné de Chateaubriand avait épousé la petite-fille. La « sœur pleine de talents » était M^{me} de Farcy, morte peu après la comtesse de Chateaubriand, en 1798.

4. Voyez la préface des *Natchez* (Ch.).

5. Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poème, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine (Ch.).

tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *les Chasseurs*, *les Laboureurs*, etc.; et c'était ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce, les rapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνου ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεςθαι,

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu l'occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir; et, comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'*Atala*.

C'est un sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non seu-

lement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étais toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc. ; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je croyais que quelques lignes d'un auteur inconnu passeraient sans être aperçues ; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre¹. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvait venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissait d'une affaire de parti, et que je dirais dans ce livre beaucoup de mal de la Révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrie aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avaient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte ; et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paraître, était traité par une main plus habile que la mienne, la question serait décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la Révolution dans le *Génie du christianisme* ; en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre² dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la

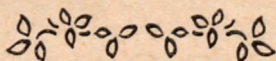
1. Voyez cette lettre à la fin du *Génie du christianisme* (Ch.).

Il s'agit de la lettre sur la *Littérature* de M^{me} de Staël.

2. M^{me} de Staël (Ch.).

liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse ; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer tendrement les talents et d'aimer la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin. Qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de madame de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala* : le sujet n'est pas entièrement de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées ; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts d'Amérique des sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables ; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.



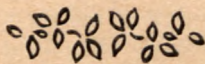
AVIS SUR LA TROISIEME EDITION D'ATALA

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose ; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudraient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré ; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens¹ :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Mallesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie ! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères !

Au reste il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents ; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.



1. *Décade philosophique*, n^o 22, dans une note (Ch.).

PREFACE D'ATALA ET DE RENE

ÉDITION IN-12 DE 1805

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages m'a imposé la loi d'obéir au goût du public et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont désiré avoir une édition du *Génie du christianisme* qui fût dépouillée de cette partie de l'apologie uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avais à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendait de moi. Une autre classe de lecteurs demandait une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le *Génie du christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devais faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du christianisme* pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverais-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires ? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style ; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du christianisme* est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du XIX^e siècle¹, de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venaient trop tard, puisque cet ouvrage était déjà oublié².

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouverait

1. M. de Fontanes (Ch.).

2. M. Ginguené, *Décade philosophique* (Ch.).

peut-être quelques motifs d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paraît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon faible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire ! Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse.

Je suis si peu aveuglé par quelques succès et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre ; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion : je saurai ce qu'il faudra changer au *Génie du christianisme* pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit¹.

Mais, si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connaître les endroits faibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquaient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois : cinq fois séparément et six fois dans le *Génie du christianisme* ; si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des amis prompts à me censurer² ; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassaient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées ; j'ai fait disparaître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de

1. C'est ce qui a été fait dans l'édition des œuvres complètes de l'auteur. Paris, 1828 (Ch.).

2. Principalement Fontanes et Joubert.

La Harpe me disait au sujet d'*Atala* : « Si vous voulez vous enfermer avec moi seulement quelques heures, ce temps nous suffira pour effacer les taches qui font crier si haut vos censeurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnâtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermaient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !) :

« Que dis-je ? ô vanité des vanités ! que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre ! Voulez-vous, ma chère fille, en connaître l'étendue ? Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire ; tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis ! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il serait difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les Français que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts, dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry ? N'est-ce pas d'ôter à *Atala* tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement et à laquelle elle voudrait en vain revenir ? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne ferait encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet¹, s'est encore élevé contre cette autre pensée comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est

1. Ancien encyclopédiste, l'abbé Morellet n'avait guère le sens des choses chrétiennes. La Bruyère a parlé comme le P. Aubry : « On guérit comme on se console ; on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours nimer (*du Cœur*). »

fini. C'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est, au contraire, un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce serait soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis, et, de l'autre, qu'on est très heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes*, » ce qui serait faux, sans doute, mais : « C'est une de nos grandes *misères*, » ce qui est très vrai. Eh ! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir longtemps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère* ? M. l'abbé Morellet paraît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel ; mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe ? Il serait assez singulier que ces idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelais seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auraient aisément justifié ; mais s'il en avait fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvait en avoir besoin, elles auraient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du christianisme*. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avaient pris pour une gaieté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix¹, j'ajoute : « Quand on trouve dans un auteur une circonstance qui ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner de la ressemblance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il serait assez naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il n'a fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas très connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve *Atala* une méchante production ; mais j'ose

1. Explorateurs du XVIII^e siècle. Chateaubriand s'est particulièrement documenté dans la *Description de la Floride orientale* et les *Voyages* de Bartram, et dans l'*Histoire générale de la Nouvelle France* du P. Charlevoix.

dire que la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en Amérique ; les papiers publics ont annoncé, en outre, une troisième traduction, publiée à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas : Ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts. *Atala* est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude¹. »

René, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avait point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont, à la vérité, les mêmes lieux et les mêmes personnages ; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je renverrai encore aux passages du *Génie du christianisme* et de sa *Défense* qui se rapportent à *René*.

On peut voir dans le chapitre ix, liv. III, part. II du *Génie du christianisme* quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre ; et, dans la *Défense*, quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala*, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

AVERTISSEMENT

Les *Aventures du dernier Abencerage* sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Buonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore, et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché

1. *Défense du Génie du christianisme* (Ch.).

pour les victimes. La peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps, et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques, n'auraient pas été plus agréables à la censure, qui d'ailleurs commençait à se repentir de m'avoir tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères : ces morts que j'évoquais sans cesse faisaient trop penser aux vivants.

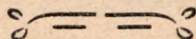
On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme, pour faire ressortir la beauté des autres : dans cette nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés mêmes de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

On s'apercevra facilement que cette nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil et dont le cœur est tout à sa patrie ¹.

C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra et de cette mosquée transformée en église qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à ce passage de l'*Itinéraire* :

« De Cadix, je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée, qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique où les poètes avaient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être regardé, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays. » (*Itinéraire*, VII^e et dernière partie.)

Il est souvent fait allusion dans cette nouvelle à l'histoire des Zégris et des Abencerages ; cette histoire est si connue qu'il m'a semblé superflu d'en donner un précis dans cet Avertissement. La nouvelle d'ailleurs contient les détails suffisants pour l'intelligence du texte.



1. C'est surtout en Angleterre que Chateaubriand connut ces chagrins. Il n'en perd pas le souvenir.



ATALA

1801 (an IX)

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Atala — ou les Amours de deux sauvages dans le désert — est un épisode des Natchez, vaste épopée en prose que Chateaubriand conçut en Amérique et ne publia qu'en 1829. Il parut en mars 1801 (an IX). Quelques jours plus tôt, Joubert écrivait à madame de Beaumont, dont la vigilante affection s'inquiétait du sort réservé à ce petit livre : « Il réussira, parce qu'il est de l'Enchanteur. » Il réussit au delà de toute espérance, malgré d'acerbés critiques dont les principales lui étaient adressées par deux représentants alors illustres de l'idéologie et du classicisme, M. J. Chénier et l'abbé Morellet. Le public fut positivement enchanté par cette poésie de la solitude, de la religion et de l'amour. Il subit sans défense le prestige de cet art fastueux et très composite où les souvenirs de Platon, de Virgile et d'Homère, ceux de la Bible ou de Bossuet se mariaient aux impressions personnelles rapportées d'Amérique ou d'ailleurs. On en retrouve le caractère à la fois païen et chrétien dans le célèbre tableau de Girodet, les Funérailles d'Atala (musée du Louvre). Quant à l'exotisme de Chateaubriand, était-il très sûr ? De bonne heure on l'a suspecté, et M. Joseph Bédier en a révélé récemment les nombreux emprunts aux livres du jésuite Charlevoix et du voyageur américain Bartram. Plus récemment encore, M. Anatole le Braz a indiqué la part qui revient, dans la composition d'une œuvre soi-disant écrite « sous la hutte même du sauvage », au séjour de l'auteur à Beccles et à Bungay, en Angleterre. Chateaubriand aurait mis à contribution les

souvenirs du pasteur Ives, lequel avait jadis fréquenté d'authentiques Peaux Rouges et se serait inspiré, pour peindre les amours d'Atala et de Chactas, de l'idylle qu'il noua avec la propre fille du pasteur, miss Charlotte. Seulement la différence est notable et nous fait prendre sur le vif cet art des transpositions cher aux romanciers : tandis que dans le roman l'obstacle au bonheur des amoureux était un secret d'Atala, dans la réalité l'obstacle et le secret étaient du côté de Chateaubriand, marié depuis cinq années et fort chagrin de l'être.





Phot. Neudern.

L'ENTERREMENT D'ATALA

PEINT PAR GIRODET
(MUSÉE DU LOUVRE)

ATA LA

— 1801 —

PROLOGUE

LA France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé ¹, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Eden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase ², l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent ; et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les

1. Vrai nom du Mississippi ou Meschassipi (Ch.).

2. Le Wabash et le Tennessee (est-ce le Tenase ?) sont des affluents de l'Ohio, nom du Mississippi.

deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammands roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs ; et la colonie, déployant aux vents ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvegarde abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure ¹.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant

1. Passage imité par A. de Vigny dans *Eloa* :

Dans les sombres forêts de la Louisiane....

au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacébé par le père Marquette et l'infortuné La Salle ¹, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne, dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces sauvages un vieillard nommé *Chactas* ², qui, par son âge, sa sagesse et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non seulement les forêts du Nouveau Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet ; en un mot le sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur ; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les coteaux du Meschacébé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cithéron, ou comme Malvina conduisit Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénelon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre

1. Cavalier de La Salle, qui explora et nomma la Louisiane, fut assassiné en 1683 par trois de ses compagnons.

2. La Voix harmonieuse (Ch.).

quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français nommé *René*, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas, l'ayant interrogé et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils et lui donna pour épouse une Indienne appelée *Céluta*. Peu de temps après ce mariage les sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des sachems ¹ pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent ; les jongleurs interprètent les songes ; on consulte les manitous ; on fait des sacrifices de petun ; on brûle des filets de langue d'orignal ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des génies ; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et, assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

LE RÉCIT

LES CHASSEURS

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage que le Grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

1. Vieillards ou conseillers (Ch.).

» A la prochaine lune de fleurs ¹, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus ², que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola ; mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskouï ³ et les manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent, mon père perdit la vie ; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh ! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes ⁴ ! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre. Les esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

» Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé *Lopez*, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

» Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin ; on me donna toute sorte de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude.

» Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux ; je m'accusai d'ingratitude. « Mais » enfin, lui dis-je, ô mon père ! tu le vois toi-même : je meurs, si » je ne reprends la vie de l'Indien. »

» Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais, voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la

1. Mois de mai (Ch.).

2. Neige pour année ; soixante-treize ans (Ch.).

3. Dieu de la guerre (Ch.).

4. Les enfers (Ch.).

» la nature, reprends cette indépendance de l'homme que Lopez
» ne veut point te ravir ! Si j'étais plus jeune moi-même, je
» t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs),
» et je te remettrais dans les bras de ta mère. Quand tu seras
» dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol qui te
» donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour
» de tes semblables, que la première expérience que tu as faite
» du cœur humain a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une
prière au Dieu des chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le
culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

» Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natchez à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom ; je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà qui va bien, » et j'entonnai ma chanson de mort.

» Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité : son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

» Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'étaient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur. Elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes ; je leur disais : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime » comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche ; vous savez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce » que m'a dit celle qui m'a mis au monde et qui ne me reverra

» plus ! Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires. »

» Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me comblaient de toute sorte de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité ¹, des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu, un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

» Je crus que c'était la *vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe ². Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui va bientôt cesser de battre répondraient mal aux mouvements du vôtre. Comment mêler la mort et la vie ? Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs embrassements unissent la liane et le chêne ! »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la *vierge des dernières amours*. Es-tu chrétien ? » Je répondis que je n'avais point trahi les génies de ma cabane. A ces mots l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne ; je me nomme *Atala*, fille de Simaghan aux bracelets d'or et chef des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla, où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources,

1. Sorte de pâte de maïs (Ch).

2. L'autobiographie est partout manifeste. Chateaubriand avait été condamné par un médecin de Londres, quand il connut et aima Charlotte Ives à Bungay.

cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils ! reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent : la fille du sachem revenait chaque soir me parler. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

» Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent en s'élevant jusqu'aux nues des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels* si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre ; un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, » dit-elle au héros muscogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, » je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef ; il s'élança du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

» Étrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant, interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier : nous gardions un profond silence ; les génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien faiblement, vous pouvez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue ; je répondis : « Faiblement » retenu, ô femme !... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments ; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la ! reprenez-la ! m'écriai-je. » — Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue. Malheureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé ? Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable sachem ? » — Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. » Mon père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les eaux de mille torrents : mais j'erre maintenant sans patrie.

» Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps pour le garantir des mouches. Le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne. »

» Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait comme le mien ! le désert n'est-il pas libre ? Les forêts n'ont-elles point des replis où nous cacher ? Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfants des cabanes ? O fille plus belle que le premier songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs ; il est aisé de tromper une Indienne. — Quoi ! m'écriai-je, vous m'appellez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... — Eh bien, dit-elle en se penchant sur moi, un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

» Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir ¹. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour serait celui-là même où elle détruirait mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du sachem prononça ces paroles : « Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir ; mais où nous conduira cette passion ? Ma religion me sépare de toi pour toujours... O ma mère ! qu'as-tu fait ?... » Atala se tut tout à coup et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien ! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous, je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre de feu ; vous entendrez les gémissements de ma chair, et vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre ! s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié ! Tu veux donc que je pleure tout mon cœur ? Quel dommage que je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala ! que ne te jettes-tu aux crocodiles de la fontaine ! »

» Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid ;

1. Socrate disait : « Que le plaisir est étrangement uni à ce qui en paraît le contraire, la douleur ! » (Platon, *Phédon*.)

les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

» Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle... O première promenade de l'amour ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

» Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et, loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture.

» Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

» Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks ¹. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris-de-perle descendait sur la cime indéterminée des

1. Les Creeks et les Siminoles sont deux des cinq tribus du territoire indien. Les trois autres sont les Chactas, les Cherokees, les Chickasaws.

forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

» Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

» Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts ; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

» Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes,
» pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt.
» J'ai attaché à son cou un collier de porcelaine¹ ; on y voit
» trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes
» craintes, trois bleus pour mes espérances.

» Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un champ de riz ; sa bouche est un coquillage rose garni de perles ;
» ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans tache,
» nés, au même jour, d'une seule mère.

» Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse sa bouche verser
» sur lui une ombre voluptueuse ! je fertiliserai son sein. L'es-
» poir de la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai
» mon calumet de paix sur le berceau de mon fils.

» Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des
» montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les
» chênes de la forêt ! »

» Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène par une scène non moins dange-reuse pour nous.

» Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

1. Sorte de coquillage (Ch.).

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon
» nouveau-né ? Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il
» cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des
» graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs ; du moins ton
» cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le
» bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses
» parfums, comme toi, ô mon fils ! avec toute ton innocence.
» Heureux ceux qui meurent au berceau ! ils n'ont connu que
» les baisers et les souris d'une mère. »

» Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés
par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous
poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans
mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi,
mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de
glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont
comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune,
lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes
des sauvages.

» Qui pouvait sauver Atala ? qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute ; et ce miracle fut fait ! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens ; elle se précipita sur la terre et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René ! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés ; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine, la simple sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux, levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux ermites des rochers lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

» Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts : le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

» Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe et se rendit auprès de Simaghan.

» Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué ¹.

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

» Tu connais, mon fils, les tourments que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire que le mico convoquait les sachems. On me conduisit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix, à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes, couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk ² à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

» Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil.

1. Instrument de musique des sauvages (Ch.).

2. La hache (Ch.).

Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers ; ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

» J'étais debout, enchaîné, au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le mico prend la parole et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

» Alors un sachem de la tribu de l'Aigle se lève et parle ainsi :

« Mon père le mico, sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux ; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des blancs qu'on nous propose ; elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris des prisonniers, qui troublent le sein des mères. J'ai dit. »

» Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage ; comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon ; comme les roseaux du Meschacébé plient et se relèvent dans une inondation subite ; comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des sachems, des guerriers, des matrones, parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

» Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *Fête des morts* ou le *Festín des âmes* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère ; et sans doute les sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

» Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivaient en foule pour célébrer le *Festín des âmes*. On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par familles, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations con-

cluaient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets ; deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher ; leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent ; elles se penchent et mêlent leurs chevelures ; elles regardent leurs mères, rougissent ; on applaudit ¹. Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Machimanitou, dieu du mal ; il dit le premier homme et Athaënsic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence ; la terre rougie du sang fraternel ; Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron ; le déluge descendant à la voix du Grand Esprit ; Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre ; il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux ².

» Après ces jeux et ces cantiques on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

» Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on les y étend par couches ; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors ; le mont du tombeau s'élève et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

» Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris ; et des nations entières retardaient leur départ pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

» Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduisit en triomphe. Tout

1. La rougeur est sensible chez les jeunes sauvages (Ch.).

2. Comparez les récits des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle (*Iliade*, XXIII) et d'Anchise (*Enéide*, v).

se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskouï ; les pins, les ormes, les cyprès, tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourments : je suis brave, ô Musco-
» gulges ! je vous défie ; je vous méprise plus que des femmes.
» Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos
» plus fameux guerriers ; vous n'arracherez pas un soupir de
» mon cœur. »

» Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « l'frère, je te remercie. »

» Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres ; et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang*, ils allumèrent de grands feux et commencèrent des festins et des danses.

» Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degré ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages ; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, au tumulte des voix succèdent les plaintes des vents dans la forêt.

» C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours et que je mourrais avec joie pour elle.

» Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort : des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer

jusque dans nos infortunes. Je cédai malgré moi à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

» Cette sensation devint si vive qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait ; mais il paraissait impossible de la couper sans toucher un guerrier qui la couvrait tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi et se dresse sur son séant. Atala reste immobile et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son manitou. Le lien est brisé. Je me lève ; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Les enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous les côtés des sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

» Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala, ma libératrice, avec Atala, qui se donnait à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue ; je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien peu de chose ; mais, quand » les génies les visitent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes » un génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit-elle, » que je vous suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. » Cette nuit, j'ai séduit le jongleur par des présents, j'ai enivré » vos bourreaux avec de l'essence de feu ¹, et j'ai dû hasarder » ma vie pour vous, puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. » Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, » le sacrifice sera réciproque. »

» Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter ; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui » dis-je, que tu répands sur ma plaie. — Je crains plutôt que ce

1. De l'eau-de-vie (Ch.).

» soit un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attachait avec une boucle de ses cheveux.

» L'ivresse, qui dure longtemps chez les sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacébé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile ¹, en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent, en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée il y a bien longtemps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne.

» Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassins ² de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues que nous trouvions sur notre route dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers avec des grains rouges d'azalea ; et puis je me prenais à sourire en contemplant sa merveilleuse beauté.

» Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

» Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez, sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme trainant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

1. Le nord (Ch.).

2. Chaussure indienne (Ch.).

» C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

» Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte de voyage avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions, devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*¹, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie !

» Hélas ! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avançons, elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause et tournait précipitamment la tête. Je la surprénais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait surtout était un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant ! je t'aime comme l'ombre des » bois au milieu du jour ! Tu es beau comme le désert avec toutes » ses fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis ; » si ma main touche la tienne, il me semble que je vais mourir. » L'autre jour, le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis » que tu te délassais sur mon sein ; je crus sentir le léger toucher » des esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne » d'Ocone ; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de » jours : mais la douceur des chevreux et la sagesse des vieil-

1. Ce lichen se rencontre plus au nord, dans le Canada. — Lamartine a dû se rappeler ce récit dans *Jocelyn*.

» lards sont moins plaisantes et moins fortes que tes paroles.
» Eh bien, pauvre Chactas, je ne serai jamais ton épouse ! »

» Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passion, elle était pleine de puissance ; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

» Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alléghany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

» Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruine, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire ; nous laissions à notre droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînait coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

» Atala et moi nous joignons notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
» l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des
» florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? n'avez-
» vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes
» sortes de pâtures comme dans vos forêts ? — Oui, répondrait
» la nonpareille fugitive ; mais mon nid est dans le jasmin : qui
» me l'apportera ? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
» l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied
» tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes ;
» le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur
» frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande

» l'hospitalité ; le maître fait un geste de la main ; le voyageur
» reprend son arc et retourne au désert !

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
» l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres
» épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont
» point quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans leur
» patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les
» charmes de la religion.

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
» l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

» Ainsi chantait Atala¹. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un faible écho qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les âmes de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

» Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, mes malheurs mêmes, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de sa vertu. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songe, me disait-elle, mon jeune ami,
» qu'un guerrier se doit à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme
» auprès des devoirs que tu as à remplir ? Prends courage, fils
» d'Outalissi ; ne murmure point contre ta destinée. Le cœur
» de l'homme est comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une
» onde pure dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau
» bourbeuse quand le ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t-elle
» le droit de dire : Je croyais qu'il n'y aurait jamais d'orages,
» que le soleil ne serait jamais brûlant ? »

» O René ! si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter

1. Comme Atala, miss Ives avait une voix prenante. Mais c'était Chateaubriand-Chactas l'exilé. — Ce chant paraît avoir inspiré Lamennais dans sa lamentation sur l'exil (*Paroles d'un croyant*, XLI).

au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes ; exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes ; trouvant difficilement une chétive nourriture et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

» C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu*¹ avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier et où les perruches se retirent dans le creux des cyprés, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et de nous retirer dans une forêt.

» Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avançons avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient ; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts ; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

» Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois, la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux cieus et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues, qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le Grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres ; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie et la chute répétée du tonnerre, qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

1. Mois de juillet (Ch.).

» Le Grand Esprit le sait : dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

» Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie ? » Puis, embrassant étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque chose. Ouvrez-moi ton cœur, ô ma beauté ! cela fait tant de bien, quand un ami regarde dans notre âme ! Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah ! je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerai-je ma patrie, puisque mon père n'était pas du pays des palmiers ? — Quoi ! répliquai-je avec un profond étonnement, votre père n'était pas du pays des palmiers ! Quel est donc celui qui vous a mise sur cette terre ? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Simaghan trente esclaves, vingt buffles, cent mesures d'huile de gland, cinquante peaux de castor et beaucoup d'autres richesses, elle avait connu un homme de la chair blanche. Or la mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage et la contraignit d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi et honoré des peuples comme un génie. Mais ma mère dit à son nouvel époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le Grand Esprit me garde d'une si mauvaise action ! Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez ni les oreilles, parce que vous avez été sincère et que vous n'avez point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de rizières, lorsque la treizième lune aura brillé. » En ce temps-là je brisai le sein de ma mère, et je commençai à croître, fière comme une Espagnole et comme une sauvage. Ma mère me fit chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu de mon père fût aussi mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux d'où l'on ne sort jamais. »

» Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel était donc ton père, pauvre orpheline ? lui dis-je ; comment les hommes l'appelaient-ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les génies ? — Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala ; je sais seulement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidèle à ma mère : *Philippe* était son

» nom parmi les anges, et les hommes le nommaient *Lopez*. »

» A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon bienfaiteur ! » Atala, effrayée, me demanda d'où venait mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

» C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours ; superbes forêts, qui agitez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche ; pins embrasés, qui formiez les flambeaux de notre hymen ; fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme ?

» Atala n'offrait plus qu'une faible résistance ; je touchais au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise !... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il hurle de joie à nos pieds ; un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie ! s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. » Il y a bien longtemps que je vous cherche ! Notre chien vous » a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. » Bon Dieu ! comme ils sont jeunes ! Pauvres enfants ! comme » ils ont dû souffrir ! Allons : j'ai apporté une peau d'ours, ce » sera pour cette jeune femme ; voici un peu de vin dans notre » calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres ! sa » miséricorde est bien grande, et sa bonté est infinie ! »

» Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui » disait-elle, je suis chrétienne ; c'est le ciel qui t'envoie pour me » sauver. — Ma fille, dit l'ermite en la relevant, nous sonnons

» ordinairement la cloche de la Mission pendant les tempêtes,
» pour appeler les étrangers ; et, à l'exemple de nos frères des
» Alpes et du Liban, nous avons appris à notre chien à découvrir
» les voyageurs égarés. » Pour moi, je comprenais à peine l'ermite ; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau ; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin, quel cœur » as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé de la foudre ? » — Craindre ! repartit le père avec une sorte de chaleur ; » craindre lorsqu'il y a des hommes en péril et que je leur puis » être utile ! je serais donc un bien indigne serviteur de Jésus- » Christ ! — Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas chrétien ? » — Jeune homme, répondit l'ermite, vous ai-je demandé votre » religion ? Jésus-Christ n'a pas dit : Mon sang lavera celui-ci, » et non celui-là. Il est mort pour le Juif et le Gentil, et il n'a » vu dans tous les hommes que des frères et des infortunés. Ce » que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et vous trou- » veriez ailleurs bien d'autres secours ; mais la gloire n'en doit » point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, faibles » solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre céleste ? » Eh ! quel serait le soldat assez lâche pour reculer, lorsque son » chef, la croix à la main et le front couronné d'épines, marche » devant lui au secours des hommes ? »

» Ces paroles saisirent mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit » le missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau » de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la » montagne ; venez vous réchauffer chez moi, vous n'y trouverez » pas les commodités de la vie, mais vous y trouverez un abri ; » et il faut encore en remercier la bonté divine, car il y a bien » des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait

devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée ; sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

» Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, unealebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier ; et, sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

» L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches : il brisa du maïs entre deux pierres, et, en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du Grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient ; les feux de l'incendie allumés dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain ; au pied de la montagne, un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

» Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à » Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de » qui vous avez fait tant de choses ; il vous rendra le repos. » Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces » nuages : croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille

» tempête ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de
» l'homme ? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère
» fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu
» le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et
» je vous le donnerai pour époux quand il sera digne de l'être. »

» A ces mots, je tombai aux genoux du solitaire en versant des pleurs de joie ; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares ! » s'écria-t-elle.

» Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître ? Si les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes travaux que d'avoir obtenu du chef de notre religion la permission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées ? Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en rendre digne : je suis revenu au Nouveau Monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâché, en leur enseignant les voies du salut, de leur apprendre les premiers arts de la vie, mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes gens dans une simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours. »

» En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieus dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes, qui, séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

» Nous rentrâmes dans la grotte, où l'ermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge ; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret ; mais quelque chose semblait la retenir, soit sa présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit ; elle cherchait le solitaire : mais, comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude.

» Le lendemain, je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. J'é cherchai ensuite mon hôte ; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposait encore ; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

» En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avait tracés lui-même ; que c'étaient des vers d'un ancien poète appelé *Homère*, et quelques sentences d'un autre poète plus ancien encore, nommé *Salomon*. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

» Son nom, son âge, la date de sa Mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera » encore plus que moi, me répondit le père, et aura toujours » plus de valeur que le peu de bien que j'ai fait. »

» De là nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et

leurs copies sont toujours petites : il n'en est pas ainsi de la nature quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers ¹.

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission ou les *Bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière, et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix ². Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois, qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appelait le *Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais, lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux, qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

» En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas ; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant de ce qui se passait au village ; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là ;

1. Ce pont, le cimetière et le village de la Mission sont probablement empruntés à Saint-Margaret Ilketshall (Suffolk), dont le révérend Ives était pasteur.

2. Le père Aubry avait fait comme les jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume (Ch.).

il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler ; et il mêlait Dieu à tous ses discours ¹.

» Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes » chers néophytes, dit-il, en se tournant vers la foule, il vous est » arrivé un frère et une sœur ; et, pour surcroît de bonheur, je » vois que la divine Providence a épargné hier vos moissons : » voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le » saint sacrifice et que chacun y apporte un recueillement profond, » une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur humilié. »

» Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes : le mystère commence.

» L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes le grand mystère ne s'accomplît et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

1. Tel apparut à Chateaubriand le pasteur Ives, quand il l'accompagnait à Saint-Margaret.

» J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs ; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme ¹.

» Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleur, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui, pêle-mêle avec ses troupeaux, suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfants, s'avancait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil, qui marchait devant lui.

» Je voulus savoir du saint ermite comment il gouvernait ses enfants ; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné aucune loi ; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, à prier Dieu et à espérer une meilleure vie : toutes les lois du monde sont là-dedans. Vous voyez au milieu du village une cabane plus grande que les autres : elle sert de chapelle dans la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer le Seigneur, et, quand je suis absent, c'est un vieillard qui fait la prière, car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de sacerdoce ². Ensuite on va travailler dans les champs, et, si les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche dans les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de blé, nos fleuves où je plonge les petits enfants et les saints Jeans de cette nouvelle Béthanie, vous aurez une idée complète de ce royaume de Jésus-Christ. »

» Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité

1. Dans *la Sauvage*, Vigny a développé le même thème.

2. Le mot *prêtre* signifie, étymologiquement, *ancien*.

rité de cette vie stable et occupée sur la vie errante et oisive du sauvage.

» Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse ! Là finissaient toutes mes courses ; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devait être la destinée de Chactas ¹. »

LE DRAME

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez ; mon imagination était également épouvantée ou du bruit ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le ciel accompagne et fortifie, pénétrez » dans ces ombres. »

» Qu'il est faible celui que les passions dominent ! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher et vint frapper mon oreille. Poussant un cri et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères, vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux !

» Le solitaire avait allumé un flambeau de pin ; il le tenait d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front ; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé

1. Et telle était, à cette date, celle que Chateaubriand croyait sienne.

comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera » qu'une fièvre occasionnée par la fatigue ; et, si nous nous » résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

» A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et, avec la mobilité du sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas longtemps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affaiblie en s'adressant au » religieux, je touche au moment de la mort. O Chactas ! écoute » sans désespérer le funeste secret que je t'ai caché pour ne pas » te rendre trop misérable et pour obéir à ma mère. Tâche de » ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur qui » précipiterait le peu d'instant que j'ai à vivre. J'ai beaucoup » de choses à raconter, et, aux battements de ce cœur qui se » ralentissent... à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein » soulève à peine... je sens que je ne me saurais trop hâter. »

» Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :
« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse » vu la lumière. Ma mère m'avait conçue dans le malheur ; je » fatiguais son sein, et elle me mit au monde avec de grands » déchirements d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour » sauver mes jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine » des anges que je lui consacrerai ma virginité si j'échappais à » la mort... Vœu fatal qui me précipite au tombeau ¹ !

» J'entrais dans ma seizième année lorsque je perdis ma mère.
» Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de » sa couche. « Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire » qui consolait ses derniers instants ; ma fille, tu sais le vœu que » j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère ? O mon » Atala ! je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de pos- » séder une chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le » Dieu de ton père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le » jour, te l'a conservé par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en » acceptant le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux » soucis de la cabane et aux funestes passions qui ont troublé le » sein de ta mère ! Viens donc, ma bien-aimée, viens ; jure sur » cette image de la Mère du Sauveur, entre les mains de ce saint » prêtre et de ta mère expirante, que tu ne me trahiras point à » la face du ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin de

1. Des enfants, dans de pareilles circonstances, sont encore voués à la Vierge, mais pour un temps.

» te sauver la vie, et que, si tu ne tiens ma promesse, tu plongerai l'âme de ta mère dans des tourments éternels. »

« O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous ainsi ? O religion qui fais à la fois mes maux et ma félicité, qui me perds et qui me consoles ! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas ! ce qui a fait la rigueur de notre destinée !... Fondant en pleurs et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi les paroles redoutables et me donna le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction si jamais je rompais mes vœux ; et, après m'avoir recommandé un secret inviolable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle expira en me tenant embrassée.

» Je ne connus pas d'abord le danger de mes serments. Pleine d'ardeur et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui coule dans mes veines, je n'aperçus autour de moi que des hommes indignes de recevoir ma main ; je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et beau prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au bûcher de la forêt : alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

» Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée ! Périssent le serment qui m'enlève Atala ! périssent le Dieu qui contrarie la nature ! Homme-prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts ?

» — Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter tes passions et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où sont les marques de tes souffrances ? Où sont les injustices que tu as supportées ? Où sont tes vertus, qui seules pourraient te donner quelques droits à la plainte ? Quel service as-tu rendu ? Quel bien as-tu fait ? Eh ! malheureux, tu ne m'offres que des passions, et tu oses accuser le ciel ! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à juger des desseins de la Providence ; tu comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtement si rigoureux, point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

» Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes, le rendaient semblable à un dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, me répondit-il, avec un accent si doux que le remords

» entra dans mon âme ; mon fils, ce n'est pas pour moi-même que
 » je vous ai réprimandé. Hélas ! vous avez raison, mon cher
 » enfant : je suis venu faire bien peu de chose dans ces forêts, et
 » Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils,
 » le ciel, le ciel, voilà ce qu'il ne faut jamais accuser ! Pardonnez-
 » moi si je vous ai offensé ; mais écoutons votre sœur. Il y a
 » peut-être du remède ; ne nous laissons point d'espérer, Chactas,
 » c'est une religion bien divine que celle-là qui a fait une vertu
 » de l'espérance !

» — Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes
 » combats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie ;
 » je te cachais le reste. Non ¹, l'esclave noir qui arrose de ses
 » sueurs les sables ardents de la Floride est moins misérable que
 » n'a été Atala. Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de
 » mourir si tu t'éloignais de moi ; craignant de fuir avec toi dans
 » les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois...
 » Ah ! s'il n'avait fallu que quitter parents, amis, patrie ! si
 » même (chose affreuse !) il n'y eût eu que la perte de mon âme !
 » mais ton ombre, ô ma mère ! ton ombre était toujours là, me
 » reprochant ses tourments ! J'entendis tes plaintes, je voyais
 » les flammes de l'enfer te consumer. Mes nuits étaient arides et
 » pleines de fantômes, mes jours étaient désolés ; la rosée du
 » soir séchait en tombant sur ma peau brûlante ; j'entr'ouvrais
 » mes lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la
 » fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle. Quel tourment
 » de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes,
 » dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une
 » barrière invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme
 » ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin
 » ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême ; ce
 » bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir. Quel dessein
 » n'ai-je point rêvé ! Quel songe n'est point sorti de ce cœur si
 » triste ! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais
 » jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : tantôt
 » j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la
 » terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes
 » horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût
 » anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé
 » d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! A
 » présent même... le dirai-je ? à présent que l'éternité va m'en-
 » gloutir, que je vais paraître devant le Juge inexorable ; au
 » moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma vir-
 » ginité dévorer ma vie ; eh bien, par une affreuse contradiction,
 » j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi.

1. Légère incorrection : on attend *oui*, à moins d'écrire : *n'est pas si misérable...*

» — Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous
» égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rare-
» ment juste, il n'est pas même dans la nature ; et en cela il est
» moins coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt
» quelque chose de faux dans l'esprit que de vicieux dans le
» cœur. Il faut donc éloigner de vous ces emportements, qui
» ne sont pas dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère
» enfant, votre imagination impétueuse vous a trop alarmée sur
» vos vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain.
» Ses sentiments vrais, ses vertus tempérées, sont bien au-
» dessus des sentiments exaltés et des vertus forcées d'un
» prétendu héroïsme. Si vous aviez succombé, eh bien, pauvre
» brebis égarée, le bon Pasteur vous aurait cherchée pour vous
» ramener au troupeau. Les trésors du repentir vous étaient
» ouverts : il faut des torrents de sang pour effacer nos fautes
» aux yeux des hommes ; une seule larme suffit à Dieu. Ras-
» surez-vous donc, ma chère fille, votre situation exige du calme ;
» adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de ses ser-
» viteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous
» échappiez à cette maladie, j'écirai à l'évêque de Québec ; il
» a les pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos vœux, qui
» ne sont que des vœux simples, et vous achèverez vos jours
» près de moi, avec Chactas votre époux. »

» A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue
convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques
d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit-elle en joignant les deux
» mains avec passion, il y avait du remède ? Je pouvais être
» relevée de mes vœux ? — Oui, ma fille, et vous le pouvez
» encore. — Il est trop tard, il est trop tard ! s'écria-t-elle.
» Faut-il mourir au moment où j'apprends que j'aurais pu être
» heureuse ! Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard !
» Aujourd'hui de quel bonheur je jouirais avec toi... avec
» Chactas chrétien... consolée, rassurée par ce prêtre auguste...
» dans ce désert... pour toujours... Oh ! c'eût été trop de félicité !
» — Calme-toi, lui dis-je en saisissant une des mains de l'in-
» fortunée ; calme-toi : ce bonheur, nous allons le goûter. —
» Jamais ! jamais ! dit Atala. — Comment ? repartis-je. — Tu
» ne sais pas tout ! s'écria la vierge : c'est hier... pendant l'orage...
» J'allais violer mes vœux ; j'allais plonger ma mère dans les
» flammes de l'abîme ; déjà sa malédiction était sur moi, déjà
» je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisais
» mes lèvres tremblantes, tu ne savais pas que tu n'embrassais
» que la mort ! — O ciel ? s'écria le missionnaire ; chère enfant,
» qu'avez-vous fait ? — Un crime, mon père, dit Atala, les yeux
» égarés : mais je ne perdais que moi et je sauvais ma mère. —
» Achève donc, m'écriai-je plein d'épouvante. — Eh bien, dit-

» elle, j'avais prévu ma faiblesse : en quittant les cabanes, j'ai
 » emporté avec moi... — Quoi ? repris-je avec horreur. — Un
 » poison ! dit le père. — Il est dans mon sein ! » s'écria Atala.

» Le flambeau échappe de la main du solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez ; le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

» Réveillons-nous, réveillons-nous ! dit bientôt le courageux
 » ermite en allumant une lampe. Nous perdons des moments
 » précieux : intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'ad-
 » versité : la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux
 » pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, pour nous
 » soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma
 » fille, vous eussiez dû m'avertir hier au soir.

» — Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit
 » dernière ; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné
 » de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile ; car les Indiens
 » mêmes, si habiles dans ce qui regarde les poisons, ne con-
 » naissent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas !
 » juge de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas
 » aussi subit que je m'y attendais ! Mon amour a redoublé mes
 » forces, mon âme n'a pu se séparer si vite de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur et nous prodiguait mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissait des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël fumant perpétuellement sur les hauts lieux devant le Seigneur ?

» Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison, et une passion mortelle plus que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir des symptômes effrayants se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disait-elle ;
 » ne les trouves-tu pas bien glacés ¹ ? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur ; ensuite elle ajoutait :
 » Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait

1. Souvenir probable du *Phédon*. Comparez Lamartine, *la Mort de Socrate*

» tressaillir ; et voilà que je ne sens plus ta main, je n'entends
» presque plus ta voix ; les objets de la grotte disparaissent tour
» à tour. Ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent ? Le soleil doit
» être près de se coucher maintenant ? Chactas, ses rayons
» seront bien beaux au désert sur ma tombe ! »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre
en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien
» faible, mais peut-être que je vais devenir plus forte. Cependant
» mourir si jeune, tout à la fois, quand mon cœur était si plein
» de vie ! Chef de la prière, aie pitié de moi ; soutiens-moi.
» Crois-tu que ma mère soit contente et que Dieu me pardonne
» ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes et
» les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés ; ma fille,
» tous vos malheurs viennent de votre ignorance ; c'est votre
» éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui
» vous ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne
» peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis ;
» Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur.
» Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait ont
» été plus coupables que vous ; ils ont passé leurs pouvoirs en
» vous arrachant un vœu indiscret ; mais que la paix du Seigneur
» soit avec eux ! Vous offrez tous trois un terrible exemple des
» dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumières en matière
» de religion. Rassurez-vous, mon enfant ; celui qui sonde les
» reins et les cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étaient
» pures, et non sur votre action, qui est condamnable.

» Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans
» le Seigneur, ah ! ma chère enfant, que vous perdez peu de
» chose en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous avez
» vécu, vous avez connu les chagrins : que penseriez-vous donc
» si vous eussiez été témoin des maux de la société ? si, en
» abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été
» frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille
» terre ? L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre,
» tout gémit ici-bas ; les reines ont été vues pleurant comme de
» simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes
» que contiennent les yeux des rois !

» Est-ce votre amour que vous regrettez ? Ma fille, il faudrait
» autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme,
» et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Vous
» calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans
» une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas
» des liens éternels : un jour peut-être le dégoût fût venu avec
» la satiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus
» aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée.

» Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux, ils étaient innocents et immortels. Parfaits de l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Eve avait été créée pour Adam, et Adam pour Eve. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux ? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers-nés des hommes, de ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre¹. Toutes ces unions ont été troublées ; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau, elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie qu'ils oubliaient la mort de leurs mères.

» Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens que ces saintes familles dont Jésus-Christ a voulu descendre ? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes, et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait le lait et qui meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de gémissements ; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes que j'ai vu dans ma patrie de grandes dames², aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que des douleurs.

» Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous regardent pas ; que toute votre ambition se réduisait à vivre dans une obscure cabane avec l'homme de votre choix ; que vous cherchiez moins les douceurs du mariage que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle *amour* ? Illusion, chimère, vanité, rêves d'une imagination blessée ! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du cœur ; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égaleraient à Dieu même ; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être. Mais l'âme de l'homme se

1. Voir dans Vigny *Eloa* et le *Déluge*, la *Chute d'un ange* dans Lamartine. Chateaubriand avait lu Milton. — 2. M^{me} de la Vallière notamment.

» fatigue, et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec
 » plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs
 » ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour
 » rendre la vie insupportable.

» Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur
 » songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort
 » attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût
 » été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure
 » uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil
 » même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos
 » sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les
 » vers du cercueil. Que dis-je ! (ô vanité des vanités !) que
 » parlé-je de la puissance des amitiés de la terre ! Voulez-vous,
 » ma chère fille, en connaître l'étendue ? Si un homme revenait
 » à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût
 » revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de
 » larmes à sa mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant
 » on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est
 » naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même
 » dans le cœur de nos amis !

» Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous
 » retire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc
 » et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous
 » sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des anges qui vous crie :
 » Venez, ma digne servante ; venez, ma colombe ; venez vous
 » asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont
 » sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité,
 » à l'éducation des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence.
 » Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ.
 » Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point
 » trompé ; et les embrassements de votre céleste époux ne fini-
 » ront jamais ! »

» Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le
 calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa
 les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée
 que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte.
 Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui pro-
 mettais de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parlait de ma mère,
 de ma patrie ; elle cherchait à me distraire de la douleur présente
 en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la
 patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux,
 » disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement
 » pour te rendre plus compatissant aux maux des autres ¹. Le

1. C'est le mot de Didon à Enée : « Connaissant le malheur, j'ai appris à
 secourir les malheureux. » (Virgile, *Enéide*, 1.)

» cœur, ô Chactas ! est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent
» leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer
» les a blessés eux-mêmes.

» Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver ; et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

» Cependant l'ermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité, et, toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient sans doute attentifs à cette scène, où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

» Elle triomphait, cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après elle me tendit la main, et, avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu
» me pris pour la vierge des dernières amours ? Singulier présage
» de notre destinée ! » Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand je
» songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel
» effort pour revivre que je me sens presque le pouvoir de me
» rendre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu ! que
» votre volonté soit faite ! » Atala se tut pendant quelques instants ; elle ajouta : « Il ne me reste plus qu'à vous demander
» pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beaucoup
» tourmenté par mon orgueil et mes caprices. Chactas, un peu
» de terre jetée sur mon corps va mettre tout un monde entre
» vous et moi et vous délivrer pour toujours du poids de mes
» infortunes.

» — Vous pardonner ! répondis-je noyé de larmes : n'est-ce
» pas moi qui ai causé tous vos malheurs ? — Mon ami, dit-elle
» en m'interrompant, vous m'avez rendue très heureuse ; et, si
» j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur
» de vous avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné
» à toute une vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose ; elle couronnait tout bas avec les esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le perle

crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

» Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix
 » briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que
 » possède Atala. Lope, ton père et le mien, l'envoya à ma mère
 » peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet
 » héritage, ô mon frère ! conserve-le en mémoire de mes mal-
 » heurs ¹. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés, dans les
 » chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire.
 » Ami, notre union aurait été courte sur la terre ; mais il est
 » après cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être
 » séparée de toi pour jamais ! Je ne fais que te devancer aujour-
 » d'hui et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as
 » aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui pré-
 » parera notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle,
 » cette religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter sans
 » mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas,
 » je ne veux de toi qu'une simple promesse ; je sais trop ce qu'il
 » en coûte pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te
 » séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi... O
 » ma mère ! pardonne à ta fille. O Vierge ! retenez votre cour-
 » roux. Je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon
 » Dieu ! des pensées qui ne devraient être que pour toi. »

» Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour
 la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire, se levant d'un
 air inspiré et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il
 » est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots qu'une force surnaturelle
 me contraind de tomber à genoux et m'incline la tête au pied
 du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée
 une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore
 profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit
 dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes
 célestes ; et lorsque le solitaire tira le vase sacré de son taber-
 nacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

» Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une
 hostie blanche comme la neige et s'approcha d'Atala en pro-
 nonçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés
 au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute
 sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et
 vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mys-
 tique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une
 huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala ; il regarde un

1. Voir Lamartine :

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante.

(*Le Crucifix.*)

moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il » la vie à Atala ? — Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant » dans mes bras, la vie éternelle ! » Atala venait d'expirer.

« Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient, et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le sachein aveugle ouvrit son sein ; il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité ! O René ! ô mon fils ! tu le vois, et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré ? N'y vois-tu point la trace de mes larmes ? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres ? Comment Chactas n'est-il point encore chrétien ? Quelles frivoles raisons de politique et de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses pères ? Non, je ne veux pas tarder plus longtemps. La terre me crie : Quand donc descendras-tu dans la tombe ? et qu'attends-tu pour embrasser une religion divine ?... O terre ! vous ne m'attendrez pas longtemps : aussitôt qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête blanchie par les chagrins, j'espère me réunir à Atala... Mais achevons ce qui me reste à conter de mon histoire. »

LES FUNÉRAILLES

« Je n'entreprendrai point, ô René ! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste. Il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala ! Pendant deux jours entiers je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre ; il se contentait de me dire : « Mon fils, » c'est la volonté de Dieu ; » et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

» La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur.

J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, » lui dis-je, c'en est trop : que les passions d'un jeune homme ne » troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les » restes de mon épouse ; je les ensevelirai dans quelque coin du » désert ; et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de » me rendre digne de ces noces éternelles qui m'ont été promises » par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang de Jésus-Christ, sang de mon divin » Maître, je reconnais là tes mérites ! Tu sauveras sans doute ce » jeune homme. Mon Dieu, achève ton ouvrage ; rends la paix » à cette âme troublée, et ne lui laisse de ses malheurs que » d'humbles et utiles souvenirs ! »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez ; mais il me proposa de faire venir ses néophytes et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne ; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont » été inconnus des hommes ; que sa tombe, creusée furtivement » par nos mains, partage cette obscurité. » Nous convinmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

» Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée, celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe : je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

» Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre

et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté.

» La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ¹. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée ; puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé *Job* ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des » champs.

» Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et » la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres ; et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés qui répondait à la voix du solitaire.

» Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

» Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la

1. « Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes (Morellet) ? » Pauvre abbé !

beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils » inhumer ta fille ! » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils » d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-même de demeurer auprès de moi ; mais à présent votre sort » est changé : vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon » fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard » qu'elles finissent parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est » une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même » capables d'être longtemps malheureux. Retournez au Meschacebé : allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les » jours et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire » dans la religion de votre Atala lorsque vous en trouverez » l'occasion ; et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être » vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tombeau. » Partez, mon fils. Dieu, l'âme de votre sœur et le cœur de votre » vieil ami vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau ; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse et de voir encore une fois ma bien-aimée ; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux et la tête soutenue dans ma main, je demurai enseveli dans la plus amère rêverie ¹. O René ! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses

1. La gravure a popularisé cette attitude de René.

sur la vanité de nos jours et la plus grande vanité de nos projets. Eh ! mon enfant, qui ne les a point faites, ces réflexions ? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers : mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien, malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretint une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

» Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : Dors en » paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse ! Pour » prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être » abandonnée, même de Chactas ! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez ; alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE

Chactas, fils d'Outalissi le Natchez, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants : et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur : la religion, première législatrice des hommes ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la

douleur que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir : je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence, qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

« J'avais parcouru les rivages du Meschacébé qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir, au nord, l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni¹, lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur, et, sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune être allé dans le pays des âmes ! Comment feras-tu pour y vivre ? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et aucun Esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre pour te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser : hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance ! » Ensuite elle découvrit son sein et embrassa ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps : laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments

1. Les Iroquois (Ch.).

des Crassus et des Césars ; et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable ; je lui imposai les mains sur la tête en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine ; prends-en pour coucher tes petits : puisse le Grand Esprit te les conserver ! »

Pendant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant ; nous ne séjournerons pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor et l'espérance. Tu n'es donc pas de ce désert ? — Non, répondit le jeune homme, nous sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis :

« Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit ? — Nous n'avons point de cabane, reprit le guerrier ; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. — Je le veux bien, » répondis-je. Et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide ; et au moment de la chute c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant

descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe, avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère et je lui dis :

« Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie, ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. — Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel malheur ? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes des Natchez. Après le massacre que les Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui échappèrent aux vainqueurs trouvèrent un asile chez les Chikassas nos voisins. Nous y sommes demeurés assez longtemps tranquilles ; mais il y a sept lunes que les blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres en disant qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et, chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche ; et comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure ; je pleurais aussi.

Or je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le Grand Esprit ; tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs ; nos pères l'ont été comme nous ; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. Si je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que celle d'un blanc, je vous demanderais si vous avez entendu parler de Chactas le Natchez ? » A ces mots l'Indienne me regarda et me dit : « Qui est-ce qui vous a parlé de Chactas le Natchez ? » Je répondis : « C'est la Sagesse. » L'Indienne reprit : « Je vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches du corps de mon fils et que vous venez de dire de belles paroles sur le Grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René l'Européen, que

Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu le baptême, et René, mon aïeul si malheureux, ont péri dans le massacre. — L'homme va toujours de douleur en douleur, répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nouvelles du père Aubry ? — Il n'a pas été plus heureux que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des Français, pénétrèrent à sa Mission ; ils y furent conduits par le son de la cloche qu'on sonnait pour secourir les voyageurs. Le père Aubry se pouvait sauver ; mais il ne voulut pas abandonner ses enfants, et il demeura pour les encourager à mourir par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures ; jamais on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la honte de son Dieu ou au déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de prier pour ses bourreaux et de compatir au sort des victimes. Pour lui arracher une marque de faiblesse, les Chéroquois amenèrent à ses pieds un sauvage chrétien qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris quand ils virent le jeune homme se jeter à genoux et baiser les plaies du vieil ermite, qui lui criait : « Mon » enfant, nous avons été mis en spectacle aux anges et aux » hommes. » Les Indiens, furieux, lui plongèrent un fer rouge dans la gorge pour l'empêcher de parler. Alors, ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

» On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry quelque chose qui leur était inconnu et qui surpassait tous les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés de cette mort, se sont faits chrétiens.

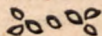
» Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il arriva à l'endroit où était située la Mission ; mais il put à peine le reconnaître. Le lac s'était débordé et la savane était changée en un marais ; le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala et les Bocages de la mort. Chactas erra longtemps dans ce lieu ; il visita la grotte du solitaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le rocher de la Veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleurait, le serpent familier du missionnaire sortit des broussailles voisines et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Oualissi a raconté que plusieurs fois, aux approches de la nuit, il avait cru voir les ombres d'Atala et du père Aubry s'élever dans la vapeur du crépuscule. Ces visions le remplirent d'une religieuse frayeur et d'une joie triste.

» Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et celui de l'ermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix de la Mission. Cette croix était alors à moitié entourée d'eau ; son bois était rongé de mousse, et le pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche qui jadis servait d'autel ; et il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges avaient peut-être ensevelis dans ce lieu ; il les enveloppa dans des peaux d'ours et reprit le chemin de son pays, emportant ces précieux restes, qui résonnaient sur ses épaules comme le carquois de la mort. La nuit, il les mettait sous sa tête, et il avait des songes d'amour et de vertu. O étranger ! tu peux contempler ici cette poussière avec celle de Chactas lui-même. »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des cendres sacrées, je me prosternai devant elles en silence. Puis, m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ¹ ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche et les épouses la fermaient ; les premiers étaient chargés des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveau-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque, du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.



1. « L'homme est le rêve d'une ombre (Pindare). »



RENÉ

1802 (an X)

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Publié d'abord en 1802, réédité en 1805 avec Atala, à qui il fait suite, René était au moins partiellement destiné à ruiner le préjugé antimonastique, dont Diderot s'était jadis fait l'interprète dans sa Religieuse, parue seulement, — la date est instructive, — en 1796. De là le romanesque et la poésie de cloître qui l'animent. Mais le caractère personnel de l'œuvre en fait presque oublier l'intention édifiante. En réalité, et plus encore qu'Atala, c'est une autobiographie à peine déguisée, dont chaque page appelle une page correspondante des Mémoires. Il n'y a aucune difficulté à retrouver Chateaubriand dans René et dans Amélie sa sœur Lucile, qui fut la confidente dévouée de son adolescence et qui devait arriver bientôt (1804) au terme d'une destinée féconde en vicissitudes, finalement troublée par la folie, une folie très douce et très touchante. Il est curieux que l'auteur ait fait d'une tendresse assez exaltée, mais toute fraternelle, une sorte de passion incestueuse qui mérite pleinement les sévérités du P. Souël. Peut-être le souvenir de Charlotte s'unissait-il ici à la pensée de Lucile. C'est au sortir de Bungay, à Londres où il était retourné, que dut se préciser dans l'esprit de Chateaubriand, encore sous le coup de sa douloureuse idylle, le type de René, héros fatal à autrui comme à lui-même, séduisant et désenchanté, adoré et maudit, dont son enfance bretonne lui avait déjà fourni plus d'un élément. Le mal de René, qui est aussi, avec des nuances, celui de Werther, de Childe-Harold et d'Obermann,

est devenu le mal romantique. Le P. Souël a répondu d'avance à ces enfants du siècle qui se crurent des Renés, et Chateaubriand, dans ses Mémoires d'outre-tombe, protestera encore contre cette descendance : « Si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus... Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé... Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes. » Sans doute; mais, plus encore qu'Atala, ce minuscule roman a fourni aux meilleurs poètes du romantisme (nos rapprochements aideront à évaluer la dette) quelques-uns de leurs plus beaux thèmes lyriques, et c'est de quoi Chateaubriand n'aurait eu garde de se plaindre, s'il n'avait cultivé comme personne le goût et l'orgueil de la solitude.



RENÉ

— 1802 —

LEN arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois ; il y passait seul des journées entières et semblait sauvage parmi les sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie ¹, il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable ; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement connaître par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutait-il, je le dois ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au sachem et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des

1. Colonies françaises aux Natchez (Ch.).

tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de nègres, des groupes de blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident, le Meschacébé roulait ses ondes dans un silence magnifique et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur. Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le sachem, qui ne pouvait plus en jouir ; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre ; René prit sa place au milieu d'eux, et, après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

» Combien vous aurez pitié de moi ! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables ! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas ; il a été trop puni !

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs ?

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que

nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivai les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fêtes, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance ! Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir ¹.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre

1. Comparer Schiller (*la Cloche*) et Lamartine (*la Cloche du village, Recueils*).

univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ¹ ?

» Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

» J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retint dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

» Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri ; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore, au déclin du jour, dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes qui, ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissent-ils point mon cœur !

1.

Était-ce de la mort la pâle majesté
Ou le premier rayon de l'immortalité ?...

(Lamartine, *la Mort de Socrate*)

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins : je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter. Je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

» Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalle, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée ¹. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés.

» Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice ². Je fus frappé du silence de ces lieux : le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus

1. Lamartine a imité cette page :

Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre...

(*Premières Méditations*, « l'Homme ».)

2. A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles I^{er} (Ch.).

ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes, et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre ¹. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta des poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse ². Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! quelle succession d'arches et de voûtes ! Qu'ils sont beaux, ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète et les fait toucher aux sens.

» Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges, l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du

1. Pensée chère aux romantiques. Voir Lamartine (*Destinées de la poésie*), A. de Vigny (*la Maison du berger*) et V. Hugo (*les Mages*).

2. Il s'agit des poèmes d'Ossian.

désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature ?

» Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais, quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux ; il s'écrie :

« Heureux sauvages ! oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignait quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le ciel cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils ! mon cher fils ! » A ces accents, le frère d'Amélie, revenant à lui et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : « Mon jeune ami, les mouvements
» d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux ; modère
» seulement ce caractère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu
» souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas
» t'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleurs
» qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir
» une partie de l'Europe, fais-nous connaître ta patrie. Tu sais
» que j'ai vu la France, et quels liens m'y ont attaché ; j'aimerais
» à entendre parler de ce grand chef ¹, qui n'est plus, et dont j'ai
» visité la superbe cabane. Mon enfant, je ne vis plus que par
» la mémoire. Un vieillard avec ses souvenirs ressemble au chêne
» décrépit de nos bois : ce chêne ne se décore plus de son propre
» feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes
» étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur :

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle, dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui ; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur et encore moins à la prospérité !

» Je me trouvais bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je

1. Louis XIV (Ch.).

n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, pour y vivre totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes !

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venait expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

» Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil ¹. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières, qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que, sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances, d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguais de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je

1. Ce devint une habitude romantique. Musset l'a raillée :

Il se couchait à l'heure
Où (quand par le brouillard la chatte rôde et pleure)
Monsieur Hugo va voir mourir Phébus le blond.

(Mardoche.)

crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée, on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit ¹. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie ; et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers ².

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi, qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain, qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut

1. Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.
(Lamartine, *l'Isolément*.)

2. Ce fantôme est femme dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errants au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques ¹, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée ² s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendaient ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas » encore venue ; attends que le vent de la mort se lève : alors » tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur » demande. »

» Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René » dans les espaces d'une autre vie ³ ! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

1. Chateaubriand aimait les airs populaires. Sur l'un d'eux il a composé la célèbre romance de Lautrec. (Voir *le Dernier Abencérage*).

2. Voir Théophile Gautier, « Fumée » (*Emaux et Camées*).

3. Et moi je suis pareil à la feuille flétrie :

Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

(Lamartine, *l'Isolément*.)

» La nuit, lorsque l'aiglon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrents sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à un autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

» Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie, que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence, et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie ¹.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut ? est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

» Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Anélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme !

» Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

» Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements

1. Chateaubriand voulut se tuer, à Combourg, avec un vieux fusil de chasse.

concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je m'imaginai pourtant avoir bien dissimulé mon secret ; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

» Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes souvenirs se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avait si longtemps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon âme !

» Amélie se jetant dans mes bras me dit : « Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe ! Tu soupçonnes son cœur ! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout ; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi, qui ai vu naître tes premiers sentiments ? Voilà ton malheureux caractère, tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu te livreras à tes folies : fais serment de ne jamais attenter à tes jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers ; c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies ; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé ; je cédaï à l'empire d'Amélie : elle exigea un serment solennel ; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentiments était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Le moment était venu où j'allais expier toutes mes inconsé-

quences. Dans mon délire, j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait, que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé !

» Que vais-je vous révéler, ô mes amis ! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même... Il y a quelques jours, rien n'aurait pu m'arracher ce secret... A présent, tout est fini !

» Toutefois, ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissait, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait, ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour, je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres : tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînait à peine ; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout à coup en pleurs et se retirait pour prier.

» En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais en la pressant dans mes bras, elle me répondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait être la cause de ses larmes ; car elle paraissait, ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement ; je frappe : on ne me répond point ; j'entr'ouvre la porte : il n'y avait personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

» RENÉ,

» Le ciel m'est témoin, mon frère, que je donnerais mille fois
» ma vie pour vous épargner un moment de peine ; mais infor-
» tunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me
» pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous comme une
» coupable ; je n'aurais jamais pu résister à vos prières, et cepen-
» dant il fallait partir... Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

» Vous savez, René, que j'ai toujours eu du penchant pour la
» vie religieuse ; il est temps que je mette à profit les avertis-
» sements du ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard ? Dieu m'en
» punit. J'étais restée pour vous dans le monde... Pardonnez,

» je suis toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.
» C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité
» de ces asiles contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever.
» Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des
» hommes : que deviendraient alors de pauvres infortunées ?...
» Je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez
» le repos dans ces retraites de la religion : la terre n'offre rien
» qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre serment : je connais la
» fidélité de votre parole. Vous l'avez juré, vous vivrez pour
» moi. Y a-t-il rien de plus misérable que de songer sans cesse
» à quitter la vie ? Pour un homme de votre caractère, il est
» si aisé de mourir ! Croyez-en votre sœur, il est plus difficile de
» vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude qui ne vous
» est pas bonne ; cherchez quelque occupation. Je sais que vous
» riez amèrement de cette nécessité où l'on est en France de
» *prendre un état*. Ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse
» de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu
» plus au commun des hommes et avoir un peu moins de
» malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement
» à vos ennuis. Une femme, des enfants, occuperaient vos jours.
» Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre
» heureux ! L'ardeur de votre âme, la beauté de votre génie,
» votre air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous
» assurerait de son amour et de sa fidélité. Ah ! avec quelles
» délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur !
» Comme tous ses regards, toutes ses pensées seraient attachées
» sur toi, pour prévenir tes moindres peines ! Elle serait tout
» amour, tout innocence devant toi : tu croirais retrouver une
» sœur.

» Je pars pour le couvent de... Ce monastère, bâti au bord
» de la mer, convient à la situation de mon âme. La nuit, du
» fond de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui bai-
» gnent les murs du couvent ; je songerai à ces promenades que
» je faisais avec vous au milieu des bois, alors que nous croyions
» retrouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins.
» Aimable compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous
» verrai plus ? A peine plus âgée que vous, je vous balançais
» dans votre berceau ; souvent nous avons dormi ensemble.
» Ah ! si un même tombeau nous unissait un jour ! Mais non : je
» dois dormir seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire, où
» reposent pour jamais ces filles qui n'ont point aimé.

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi effacées par
» mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu plus

» tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter ! Qu'ai-je besoin de vous
» entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie ? Vous
» vous rappelez le jeune M.... qui fit naufrage à l'île de France.
» Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après
» sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus ; et l'ins-
» tant où vous commenciez son deuil en Europe était celui où
» on le finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont
» la mémoire périt si vite ? Une partie de ses amis ne peut
» apprendre sa mort que l'autre n'en soit déjà consolée ! Quoi !
» cher et trop cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si prompte-
» ment de ton cœur ? O mon frère ! si je m'arrache à vous dans
» le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité.

» AMÉLIE. »

» P.-S. Je joins ici l'acte de la donation de mes biens ; j'es-
» père que vous ne refuserez pas cette marque de mon amitié. »

» La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachait-elle ? Qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié que pour me délaisser tout à coup ? Oh ! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein ? Un mouvement de pitié l'avait rappelée auprès de moi ; mais, bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâta de quitter un malheureux qui n'avait qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étaient mes plaintes. Puis, faisant un retour sur moi-même : Ingrate Amélie, disais-je, si tu avais été à ma place ; si, comme moi, tu avais été perdue dans le vide de tes jours, ah ! tu n'aurais pas été abandonnée de ton frère !

» Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre que tout mon cœur se fondait. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt, pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

» Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret ; elle me mandait seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer ses vœux.

» Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je résolus d'aller à B..., pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avais été élevé se trouvait sur

la route. Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

» Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Hé bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui » vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle » s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'étrangère qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres ; je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur, partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux ; je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes !

» En arrivant à B..., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis : elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une pensée au monde ; que, si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : « Cependant, si votre projet est de » paraître à l'autel le jour de ma profession, daignez m'y servir » de père : ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui » convienne à notre amitié et à mon repos. »

» Cette froide fermeté qu'on opposait à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulais rester uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique, quand on a assisté à un pareil spectacle ; rien ne peut plus être douloureux, quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissait l'église. On me conduit au banc du sanctuaire ; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel ; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent, ma force m'abandonna ; je me sentis lié par une main toute-puissante ; et, au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

» Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et, dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a paru comme l'encens qui » se consume dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire ; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vint alors me chercher pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sens naître mes transports ; ma

furé va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble ; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'éta mine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin, et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux, et, pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire : quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avait contraint de me placer à genoux près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de » miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche » funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé » ma criminelle passion ! »

» A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare ; je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras ; je m'écrie : « Chaste épouse » de Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers » les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te » séparent déjà de ton frère ! »

» Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connaissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! J'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie ! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

» On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel ; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout à fait insupportable. Éclairé sur les maux

de ma sœur, je me figurais ce qu'elle avait dû souffrir ! Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait paraître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère : sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes amis ! je sus donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire ! Mes passions, si longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'aurais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puisant : c'était un grand crime : Dieu m'avait envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments ; tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

» Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe et à passer en Amérique.

» On équipait dans ce moment même, au port de B...¹, une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat et, dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin

1. Cette initiale semble désigner Brest, où Chateaubriand habita. Mais c'est à Saint-Malo qu'il s'embarqua pour l'Amérique.

m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errais sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvait à l'aspect de l'Océan où apparaissait quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemplait la mer éclairée par l'astre de la nuit et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courais au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutais dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots.

» Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je » ne désespère pas de mon bonheur, me disait-elle. L'excès » même du sacrifice, à présent que le sacrifice est consommé, sert » à me rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, » la pureté de leurs vœux, la régularité de leur vie, tout répand » du baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, » et que l'oiseau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre, moi, » pauvre colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de » trouver un abri contre la tempête. C'est ici la sainte montagne, » le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la » terre et les premiers concerts du ciel ; c'est ici que la religion » trompe doucement une âme sensible : aux plus violentes » amours elle substitue une sorte de chasteté brûlante où l'a- » mante et la vierge sont unies ; elle épure les soupirs ; elle » change en une flamme incorruptible une flamme périssable ; » elle mêle divinement son calme et son innocence à ce reste de » trouble et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer et » d'une vie qui se retire. »

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte ; déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil ; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et, au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage, où tout était désert et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Était-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler, l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'Océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie et les faites du monastère qui s'abaissaient à l'horizon. »

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein et le donna au père Souël ; puis, se jetant dans les bras de Chactas et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la supérieure de... Elle contenait le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes atteintes d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte.

La supérieure ajoutait que, depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras ; le vieillard pleurait. « Mon enfant, dit-il à son fils, je voudrais que le père Aubry

» fût ici : il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui,
 » en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux
 » tempêtes ; c'était la lune dans une nuit orageuse : les nuages
 » errants ne peuvent l'emporter dans leur course ; pure et inalté-
 » rable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas ! pour
 » moi, tout me trouble et m'entraîne ! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du sachem le fit sortir du silence :

» Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette
 » histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune
 » homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est
 » soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles
 » rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur,
 » parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait
 » les hommes et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un
 » peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que
 » tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants.
 » Mais quelle honte de ne pouvoir songer au seul malheur réel
 » de votre vie sans être forcé de rougir ! Toute la pureté, toute
 » la vertu, toute la religion, toutes les couronnes d'une sainte
 » rendent à peine tolérable la seule idée de vos chagrins. Votre
 » sœur a expié sa faute ; mais s'il faut dire ici ma pensée, je
 » crains que, par une épouvantable justice, un aveu sorti du
 » sein de la tombe n'ait troublé votre âme à son tour. Que faites-
 » vous seul au fond des forêts où vous consommez vos jours,
 » négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se sont
 » ensevelis dans les déserts. Ils y étaient avec leurs larmes et
 » employaient à éteindre leurs passions le temps que vous
 » perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux,
 » qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La soli-
 » tude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle
 » redouble les puissances de l'âme, en même temps qu'elle leur
 » ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit
 » les consacrer au service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles,
 » il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard
 » le ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le sachem aveugle se prit à sourire ; et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil
 » amant d'Atala, il nous parle sévèrement ; il corrige et le vieil-
 » lard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu
 » renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de

» soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.
» Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se
» lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande des neiges
» aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tem-
» pêtes ; il franchit ses rives et désole ses bords charmants.
» L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ;
» mais voyant que tout devenait désert sur son passage, qu'il
» coulait abandonné dans la solitude, que ses eaux étaient
» toujours troublées, il regretta l'humble lit que lui avait creusé
» la nature, les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruisseaux,
» jadis modestes compagnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flamman*t qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchait en silence entre le missionnaire qui priait Dieu et le sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse ¹, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant ².



1. Céluta (voy. *les Natchez*).

2. Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds.

(Lamartine, *l'Isolément*)



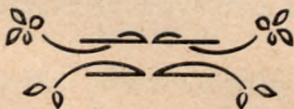
LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE

1827

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

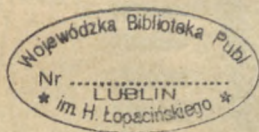
Chateaubriand, au retour de Jérusalem, visita rapidement l'Espagne (avril 1807). C'est au lendemain de cette excursion qu'il composa le *Dernier Abencérage*. Il ne devait le publier qu'en 1827, trop tard pour en obtenir mieux qu'un demi-succès. C'est encore ici un roman personnel, où l'auteur s'est peint à la fois sous les traits de don Carlos, de Lautrec et d'Aben-Hamet. Quant à dona Blanca, il n'a pas laissé à la critique le soin de l'identifier. « Ai-je tout dit dans l'itinéraire ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait... » Nous savons que cette pensée était celle de madame de Mouchy, qui l'attendait sur la côte d'Espagne et avec qui il fit la sentimentale promenade de l'Alhambra. Quant au caractère chevaleresque du roman, il s'explique en partie par le goût de l'époque impériale pour le genre dit troubadour ; ajoutons-y le culte de Chateaubriand pour le sentiment de l'honneur et d'incontestables réminiscences cornéliennes. Le Cid est l'ancêtre de don Carlos : symbolique filiation. Il ne serait pas arbitraire de rapporter même à Corneille cette noblesse un peu raide du trait que Sainte-Beuve surprend dans le récit. Sainte-Beuve y a noté autre chose, la Chanson à Hélène, qu'il

appelle « une perle de grâce naturelle et d'innocence ». Les deux autres sont moins heureuses. Toutes trois offrent ce caractère commun d'avoir été composées sur des airs populaires. Chateaubriand sentait le charme de ces mélodies naïves et mélancoliques. « Il y a tel couplet breton, » disait-il un jour, pour lequel je donnerais les dix chants de la Henriade. » En ceci encore il fut un initiateur.





LE PALAIS DE L'ALHAMBRA, A GRENADE — COUR DES LIONS



LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE

— 1827 —

LORSQUE Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique ; on apercevait aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne, qui partagèrent le sort de leur roi, se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiraient leur origine. Les Vanégas et les Alabès s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger ; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivait toujours dans leur mémoire ; les mères en redisaient le nom aux enfants qui suçaient encore la mamelle. Elles les berçaient avec les romances des Zégris et des Abencerages. Tous les cinq jours on priait dans la mosquée en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin qu'il rendit à ses élus cette terre de délices. En vain le pays des Lotophages ¹ offrait aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil : loin des *Tours vermeilles* ², il n'y avait ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montrait à quel-

1. Peuple fabuleux reconnu par Ulysse (*Odyssée*, IX).

2. Tours du palais de Grenade (Ch.).

que banni les plaines de la Bagrada, il secouait la tête et s'écriait en soupirant : « Grenade ! »

Les Abencerages surtout conservaient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avaient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : « Honneur et amour ! » Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étaient consacrés à l'étude des simples, profession estimée, chez les Arabes, à l'égale du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers, qui jadis faisait des blessures, s'occupait maintenant de l'art de les guérir. En cela elle avait retenu quelque chose de son premier génie ; car les chevaliers pensaient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avaient abattu.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'était point placée dans le hameau des autres exilés, au delà de la montagne du Mamelifé ; elle était bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan. Aux murailles de la cabane étaient attachés des boucliers de peau de lion, qui portaient empreintes sur un champ d'azur deux figures de sauvage brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisait ces mots : « *C'est peu de chose !* » armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos¹, des casaques de satin tailladé, étaient rangés auprès des boucliers et brillaient au milieu des cimenterres et des poignards. On voyait encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avait été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane, chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de la gloire, étaient posés des trophées d'une vie pacifique : c'étaient des plantes cueillies sur les sommets de l'Atlas et dans le désert de Zaara ; plusieurs mêmes avaient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étaient propres à soulager les maux du corps ; les autres devaient étendre leurs pouvoirs jusque sur les chagrins de l'âme. Les Abencerages estimaient surtout celles qui servaient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions, et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement ces simples avaient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie était comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la prise de Grenade.

1. Nous disons *burnous*.

Dans ce court espace de temps, quatorze Abencerages avaient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton était tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portait le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaima. Il réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père ; il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'échelle de Tunis ; un vent favorable le conduit à Carthagène ; il descend du navire et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçait comme un médecin arabe qui venait herboriser parmi les rochers de la Sierra Nevada. Une mule paisible le portait lentement dans le pays où les Abencerages volaient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchait en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers il jugea qu'ils devaient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevait une tour où veillait la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des chrétiens ; ici se montrait une ruine dont l'architecture annonçait une origine mauresque ; autre sujet de douleur pour l'Abencerage ! Il descendait de sa mule, et, sous prétexte de chercher des plantes, il se cachait un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes. Il reprenait ensuite sa route en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisait comme une armée dans les plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servaient qu'à le faire paraître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portaient tous une épée à la ceinture : ils étaient enveloppés dans un manteau, et un large chapeau rabattu leur couvrait à demi le visage. Ils saluaient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguait dans ce noble salut que le nom de *Dieu*, de *Seigneur* et de *Chevalier*. Le soir, à la *venta*¹, l'Abencerage prenait sa place

1. Hôtellerie.

au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscreète. On ne lui parlait point, on ne le questionnait point ; son turban, sa robe, ses armes n'excitaient aucun mouvement. Puisque Allah avait voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvait s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendaient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro ¹, dont l'une roule des paillettes d'or et l'autre des sables d'argent, lavent les pieds des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers ; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète, dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. On sent que, dans ce pays, les tendres passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit la faite des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour ; et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance, et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ?

— C'est l'Alhambra, répondit le guide.

— Et cet autre château, sur cette autre colline ? dit Aben-Hamet.

— C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté de myrtes, où l'on prétend qu'Abencerage fut surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Albaïzyn, et, plus près de nous, les Tours vermeilles. »

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il

1. Ou plutôt *Darro*.

est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connaître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis ! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Haben-Hamet, s'écria : « Marchons, seigneur Maure ; marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez courage. François I^{er} n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre Madrid ? Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'était écrit ¹. » Et ils descendirent vers Grenade.

Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnaient de toutes parts des maisons d'architecture mauresque. Un kan ² était ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attirait en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

L'Abencerage était trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure ; la patrie le tourmentait. Ne pouvant résister aux sentiments qui troublaient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayait de reconnaître, avec ses yeux ou ses mains, quelques-uns des monuments que les vieillards lui avaient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyait les murs à travers les ténèbres était autrefois la demeure des Abencerages ; peut-être était-ce sur cette place solitaire que se donnaient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passaient les quadrilles superbement vêtus de brocart ; là s'avançaient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançaient des feux et qui recélaient dans leurs flancs d'illustres guerriers : ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas ! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnait autour d'Aben-Hamet. Cette ville muette avait changé d'habitants, et les vainqueurs reposaient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, ces fiers Espagnols, s'écriait le jeune Maure indigné, sous ces toits dont ils ont exilé mes aïeux ! Et moi, Abencerage, je veille inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du palais de mes pères ! »

Aben-Hamet réfléchissait alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur

1. Expression que les musulmans ont sans cesse à la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie (Ch.).

2. Auberge

cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs et changeant tout à coup ses guirlandes de fleurs contre des chaînes ; il lui semblait voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fête, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées, se pressaient dans l'âme d'Aben-Hamet : plein de douleur et de regret, il songeait surtout à exécuter le projet qui l'avait amené à Grenade ; le jour le surprit. L'Abencerage s'était égaré : il se trouvait loin du kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormait : aucun bruit ne troublait le silence des rues ; les portes et les fenêtres des maisons étaient fermées ; seulement la voix du coq proclamait dans l'habitation du pauvre le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré longtemps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes ¹. Son corset noir, garni de jais, serrait sa taille élégante ; son jupon court, étroit, sans plis, découvrait une jambe fine, un pied charmant ; une mantille également noire était jetée sur sa tête : elle tenait avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton, de sorte que l'on n'apercevait de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Une duègne accompagnait ses pas ; un page portait devant elle un livre d'église ; deux valets, parés de ses couleurs, suivaient à quelque distance la belle inconnue : elle se rendait à la prière matinale, que les tintements d'une cloche annonçaient dans un monastère voisin.

Aben-Hamet crut voir l'ange Israfil ou la plus jeune des houris. L'Espagnole, non moins surprise, regardait l'Abencerage, dont le turban, la robe et les armes embellissaient encore la noble figure. Revenue de son premier étonnement, elle fit signe à l'étranger de s'approcher, avec une grâce et une liberté particulières aux femmes de ce pays. « Seigneur Maure, lui dit-elle, vous paraissez nouvellement arrivé à Grenade : vous seriez-vous égaré ? »

— Sultane des fleurs, répondit Aben-Hamet, délices des yeux des hommes, ô esclave chrétienne, plus belle que les vierges de la Géorgie ! tu l'as deviné, je suis étranger dans cette ville : perdu au milieu de ces palais, je n'ai pu retrouver le kan des Maures. Que Mahomet touche ton cœur et récompense ton hospitalité !

1. D'après ce qui suit, Chateaubriand l'habille plutôt comme une Espagnole de son temps.

— Les Maures sont renommés pour leur galanterie, reprit l'Espagnole avec le plus doux sourire ; mais je ne suis ni sultane des fleurs, ni esclave, ni contente d'être recommandée à Mahomet. Suivez-moi, seigneur chevalier : je vais vous reconduire au kan des Maures. »

Elle marcha légèrement devant l'Abencerage, le mena jusqu'à la porte du kan, le lui montra de la main, passa derrière un palais et disparut.

A quoi tient donc le repos de la vie ! La patrie n'occupe plus seule et tout entière l'âme d'Aben-Hamet : Grenade a cessé d'être pour lui déserte, abandonnée, veuve, solitaire ; elle est plus chère que jamais à son cœur, mais c'est un prestige nouveau qui embellit ses ruines : au souvenir des aïeux se mêle à présent un autre charme. Aben-Hamet a découvert le cimetière où reposent les cendres des Abencerages ; mais en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux.

C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pèlerinage au pays de ses pères ; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil pour y recueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. Que d'inutiles efforts il a déjà tentés pour retrouver le palais de son enchanteresse ! Que de fois il a essayé de repasser par les chemins que lui fit parcourir son divin guide ! Que de fois il a cru reconnaître le son de cette cloche, le chant de ce coq qu'il entendit près de la demeure de l'Espagnole ! Trompé par des bruits pareils, il court aussitôt de ce côté, et le palais magique ne s'offre point à ses regards ! Souvent encore le vêtement uniforme des femmes de Grenade lui donnait un moment d'espoir : de loin, toutes les chrétiennes ressemblaient à la maîtresse de son cœur : de près, pas une n'avait sa beauté ou sa grâce. Aben-Hamet avait enfin parcouru les églises pour découvrir l'étrangère, il avait même pénétré jusqu'à la tombe de Ferdinand et d'Isabelle ; mais c'était aussi le plus grand sacrifice qu'il eût jusqu'alors fait à l'amour.

Un jour il herborisait dans la vallée du Douro ¹. Le coteau du midi soutenait sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife ; la colline du nord était décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers et par des grottes qu'habitait un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée, on découvrait les clochers de Grenade, qui s'élevaient en groupe au milieu des chênes verts et des cyprès. A l'autre extrémité,

1. Chateaubriand herborisait à Beccles et à Bungay, en vrai disciple de J.-J. Rousseau.

vers l'orient, l'œil rencontrait, sur des pointes de rochers, des couvents, des ermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain les sommets de la Sierra Nevada. Le Douro roulait au milieu du vallon et présentait le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aqueduc romain et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'était plus ni assez infortuné ni assez heureux pour bien goûter le charme de la solitude : il parcourait avec distraction et indifférence ces bords enchantés. En marchant à l'aventure, il suivit une allée d'arbres qui circulait sur la pente du coteau de l'Albaïzyn. Une maison de campagne, environnée d'un bocage d'orangers, s'offrit bientôt à ses yeux : en approchant du bocage, il entendit les sons d'une voix et d'une guitare. Entre la voix, les traits et les regards d'une femme, il y a des rapports qui ne trompent jamais un homme que l'amour possède. « C'est ma houri ! » dit Aben-Hamet. Et il écoute, le cœur palpitant : au nom des Abencerages plusieurs fois répété, son cœur bat encore plus vite. L'inconnue chantait une romance castillane qui retraçait l'histoire des Abencerages et des Zégris. Aben-Hamet ne peut plus résister à son émotion : il s'élance à travers une haie de myrtes et tombe au milieu d'une troupe de jeunes femmes effrayées, qui fuient en poussant des cris. L'Espagnole qui venait de chanter et qui tenait encore la guitare s'écrie : « C'est le seigneur maure ! » Et elle rappelle ses compagnes. « Favorite des génies, dit l'Abencerage, je te cherchais comme l'Arabe cherche une source dans l'ardeur du midi ; j'ai entendu les sons de la guitare, tu célébrais les héros de mon pays ; je t'ai devinée à la beauté de tes accents, et j'apporte à tes pieds le cœur d'Aben-Hamet.

— Et moi, répondit dona Blanca, c'était en pensant à vous que je redisais la romance des Abencerages. Depuis que je vous ai vu, je me suis figuré que ces chevaliers maures vous ressemblaient. »

Une légère rougeur monta au front de Blanca en prononçant ces mots. Aben-Hamet se sentit prêt à tomber aux genoux de la femme chrétienne, à lui déclarer qu'il était le dernier Abencerage ; mais un reste de prudence le retint ; il craignit que son nom, trop fameux à Grenade, ne donnât des inquiétudes au gouverneur. La guerre des Morisques était à peine terminée, et la présence d'un Abencerage dans ce moment pouvait inspirer aux Espagnols de justes craintes. Ce n'est pas qu'Aben-Hamet s'effrayât d'aucun péril ; mais il frémissait à la pensée d'être obligé de s'éloigner pour jamais de la fille de don Rodrigue.

Dona Blanca descendait d'une famille qui tirait son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence la Belle tomba, par l'in-

gratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté ; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'était éteinte, tant elle devint obscure. Mais, vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivar, l'aïeul de Blanca, se fit reconnaître moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. Après l'expulsion des infidèles, Ferdinand donna au descendant du Cid les biens de plusieurs familles maures et le créa duc de Santa Fé. Le nouveau duc fixa sa demeure à Grenade et mourut jeune encore, laissant un fils unique déjà marié, don Rodrigue, père de Blanca.

Dona Thérèse de Xérès, femme de don Rodrigue, mit au jour un fils qui reçut à sa naissance le nom de Rodrigue comme tous ses aïeux, mais que l'on appela don Carlos pour le distinguer de son père. Les grands événements que don Carlos eut sous les yeux dès sa plus tendre jeunesse, les périls auxquels il fut exposé presque au sortir de l'enfance, ne firent que rendre plus grave et plus rigide un caractère naturellement porté à l'austérité. Don Carlos comptait à peine quatorze ans lorsqu'il suivit Cortez au Mexique : il avait supporté tous les dangers, il avait été témoin de toutes les horreurs de cette étonnante aventure ; il avait assisté à la chute du dernier roi d'un monde jusqu'alors inconnu. Trois ans après cette catastrophe, don Carlos s'était trouvé en Europe à la bataille de Pavie, comme pour voir l'honneur et la vaillance couronnés succomber sous les coups de la fortune. L'aspect d'un nouvel univers, de longs voyages sur des mers non encore parcourues, le spectacle des révolutions et des vicissitudes du sort, avaient fortement ébranlé l'imagination religieuse et mélancolique de don Carlos : il était entré dans l'ordre chevaleresque de Calatrava, et, renonçant au mariage, malgré les prières de don Rodrigue, il destinait tous ses biens à sa sœur.

Blanca de Bivar, sœur unique de don Carlos, et beaucoup plus jeune que lui, était l'idole de son père : elle avait perdu sa mère et elle entra dans sa dix-huitième année lorsque Aben-Hamet parut à Grenade. Tout était séduction dans cette femme enchanteresse : sa voix était ravissante ; sa danse, plus légère que le zéphyr ; tantôt elle se plaisait à guider un char comme Armide¹, tantôt elle volait sur le dos du plus rapide coursier d'Andalousie, comme ces fées charmantes qui apparaissent à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasia et Paris pour Diane de Poitiers, qui commençait à briller à la cour. Mais, avec les charmes d'une Française, elle avait les passions d'une Espagnole ; et sa coquetterie naturelle n'ôtait rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

1. Héroïne de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.

Aux cris qu'avaient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'était élancé dans le bocage, don Rodrigue était accouru. « Mon père, dit Blanca, voilà le seigneur maure dont je vous ai parlé. Il m'a entendue chanter, il m'a reconnue ; il est entré dans le jardin pour me remercier de lui avoir enseigné sa route. »

Le duc de Santa Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan est la même ; le salut, le même ; les compliments, les habitudes, les usages, sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit ; mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité ¹.

C'était le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnait à son père une *tertulia*, ou petite fête, dans cette charmante solitude. Le duc de Santa Fé invita Aben-Hamet à s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amusaient du turban et de la robe de l'étranger. On apporta des carreaux de velours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaieté. Il parlait le castillan le plus pur ; on aurait pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avait quelque chose de si doux dans sa bouche que Blanca ne pouvait se défendre d'un secret dépit lorsqu'il s'adressait à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portaient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le *refresco*, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère où elle surpassait les plus habiles gitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avait gardé le silence ; mais ses regards suppliants parlaient au défaut de sa bouche.

1. Allusion à la révolte de l'Espagne contre Napoléon. Ailleurs Chateaubriand a comparé le caractère espagnol au caractère arabe. (*Congrès de Vérone*, ch. II.)

Blanca choisit une zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La fille de don Rodrigue ôte son voile et attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert ; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la zambra, et, mêlant sa voix au son de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants et des sons de sa guitare, était parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avait cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme. La musique espagnole, composée de soupirs, de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaieté et de mélancolie. Cette musique et cette danse fixèrent sans retour le destin du dernier Abencerage : elle aurait suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa Fé ; et, dès le lendemain, il se rendit au palais où respirait celle qu'il aimait plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde, par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un infidèle, un Maure, un inconnu, lui paraissait une chose si étrange qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençait à se glisser dans ses veines ; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espagnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme ni délibérer longtemps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, qu'il m'aime, et je le suis au bout de la terre. »

L'Abencerage ressentait de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivait plus que pour Blanca. Il ne

s'occupait plus des projets qui l'avaient amené à Grenade : il lui était facile d'obtenir les éclaircissements qu'il était venu chercher ; mais tout autre intérêt que celui de son amour s'était évanoui à ses yeux. Il redoutait même des lumières qui auraient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandait rien, il ne voulait rien connaître ; il se disait : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendaient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On était alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez point encore vu l'Alhambra, dit la fille du duc de Santa Fé à l'Abencerage. Si j'en crois quelques paroles qui vous sont échappées, votre famille est originaire de Grenade. Peut-être serez-vous bien aise de visiter le palais de vos anciens rois ? Je veux moi-même ce soir vous servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le prophète que jamais promenade ne pouvait lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage de l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche, accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval andalous, équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée, et le vent agitant l'aigrette dont son turban était surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disait en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure ; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux s'ouvrait une porte appelée la *Porte du jugement*. Ils franchirent cette première porte et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisait alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornement et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachait le seuil ; la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux

prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des génies ; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques ¹. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode, dans l'ennui du harem, le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier, semblait respirer dans ce magique édifice ; espèces de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à chaque pas. « Si tu ne remplissais mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur ; et moi !... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi ! s'écria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans ton Alhambra désert ? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères, étaient des ingrats. — Qu'importe ? repartit l'Abencerage ; ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçait ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui semblait être le sanctuaire même du temple de l'amour. Rien n'égalait l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or et composée d'arabesques découpées à jour, laissait passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissait au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étaient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Hamet, dit la fille du duc de Santa Fé, regardez bien cette fontaine : elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés

1. Terme impropre : ces arceaux sont de style arabe.

que Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutait plus Blanca ; il s'était prosterné et baisait avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure, par le sang de ces chevaliers, de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage.

— Vous m'aimez donc ? reprit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel.

Mais songez-vous que vous êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis chrétienne et Espagnole ?

— O saint prophète ! dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu ? Savez-vous si je vous aime ? Qui vous a donné l'assurance de me tenir un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est vrai, je ne suis que ton esclave ; tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier.

— Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu as vu dans mes regards que je t'aime : ma folie pour toi passe toute mesure ; sois chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais, si la fille du duc de Santa Fé ose te parler avec cette franchise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre et que jamais un ennemi des chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux ! O Mahomet ! que cette chrétienne connaisse ta loi, et rien ne pourra... — Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure et s'approcha de la fontaine des Douze Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois voir l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi l'inscription arabe gravée sur le marbre de cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots ¹ :

« La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin en augmente si prodigieusement la beauté... »

Le reste de l'inscription était effacé.

« C'est pour toi qu'elle a été faite cette inscription, dit Aben-

1. Cette inscription existe, avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes (Ch.).

Hamet. Sultane aimée, ces palais n'ont jamais été aussi beaux dans leur jeunesse qu'ils le sont aujourd'hui dans leurs ruines. Écoute le bruit des fontaines dont la mousse a détourné les eaux ; regarde les jardins qui se montrent à travers ces arcades à demi tombées ; contemple l'astre du jour qui se couche par delà tous ces portiques : qu'il est doux d'errer avec toi dans ces lieux ! Tes paroles embaument ces retraites, comme les roses de l'hymen. Avec quel charme je reconnais dans ton langage quelques accents de la langue de mes pères ! le seul frémissement de ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est parfumé que parce qu'il a touché ta chevelure. Tu es belle comme le génie de ma patrie au milieu de ces débris. Mais Aben-Hamet peut-il espérer de fixer ton cœur ? Qu'est-il auprès de toi ? Il a parcouru les montagnes avec son père ; il connaît les plantes du désert... hélas ! il n'en est pas une seule qui pût le guérir de la blessure que tu lui as faite ! Il porte des armes, mais il n'est point chevalier. Je me disais autrefois : L'eau de la mer qui dort à l'abri dans le creux du rocher est tranquille et muette, tandis que tout auprès la grande mer est agitée et bruyante. Aben-Hamet, ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée dans un coin de terre inconnu, tandis que la cour du sultan est bouleversée par les orages. Je me disais cela, jeune chrétienne, et tu m'as prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte d'eau dans le creux du rocher. »

Blanca écoutait avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental semblait si bien convenir à la demeure des fées qu'elle parcourait avec son amant. L'amour pénétrait dans son cœur de toutes parts ; elle sentait chanceler ses genoux ; elle était obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenait le doux fardeau et répétait en marchant : « Ah ! que ne suis-je un brillant Abencerage !

— Tu me plairais moins, dit Blanca, car je serais plus tourmentée : reste obscur et vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre oublie l'amour pour la renommée.

— Tu n'aurais pas ce danger à craindre, répliqua vivement Aben-Hamet.

— Et comment m'aimerais-tu donc, si tu étais un Abencerage ? dit la descendante de Chimène.

— Je t'aimerais, répondit le Maure, plus que la gloire et moins que l'honneur. »

Le soleil était descendu sous l'horizon pendant la promenade des deux amants. Ils avaient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet ! Ici, la sultane recevait par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûlait au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté, elle se paraît de tous

les atours de l'Orient. Et c'était Blanca, c'était une femme adorée qui racontait ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtrait.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantait dans un cyprès qui perçait les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétaient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux Sœurs ; il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères ¹.

« Maure, ces jeux sont cruels, dit Blanca ; quittons ces lieux. Le destin de ma vie est fixé pour jamais. Retiens bien ces mots : musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il était si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspirait, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa Fé : il se faisait un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portait un nom illustre le jour même où elle consentirait à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, voulait embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet se présente au palais de Blanca. « Sultane, lui dit-il, ma mère va mourir. Elle me demande pour lui fermer les yeux. Me conserveras-tu ton amour ?

— Tu me quittes, répondit Blanca pâissante. Te reverrai-je jamais ?

— Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger de toi un serment et t'en faire un que la mort seule pourra briser. Suis-moi. »

Ils sortent ; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyait encore çà et là de petites colonnes funèbres, autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban ; mais les chrétiens avaient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

1. « On assurait, il y a quelques années, que les noms s'y lisaient encore, mais je ne crois pas que ce fût précisément en arabe qu'ils étaient écrits. » (Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, 20^e leçon.)

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici ; je jure par leurs cendres de t'aimer jusqu'au jour où l'ange du jugement m'appellera au tribunal d'Allah. Je te promets de ne jamais engager mon cœur à une autre femme et de te prendre pour épouse aussitôt que tu connaîtras la sainte lumière du prophète. Chaque année, à cette époque, je reviendrai à Grenade pour voir si tu m'as gardé ta foi, et si tu veux renoncer à tes erreurs.

— Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai tous les ans ; je te conserverai jusqu'à mon dernier soupir la foi que je t'ai jurée, et je te recevrai pour époux lorsque le Dieu des chrétiens, plus puissant que ton amante, aura touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part : les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venait d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulaient : tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin : Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanca l'attend-elle sur ces bords ? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert ¹ ?

La fille du duc de Santa Fé n'était point infidèle à ses serments. Elle avait prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordaient la côte inhabitée, elle suivait des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemplait avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimait alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon, qui menaçaient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyait la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeait de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque, dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque, qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenait debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues.

1. C'est dans ces sentiments que Chateaubriand voguait vers l'Espagne, où l'attendait M^{me} de Mouchy (1807).

La barque arrive, baisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive, qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille, où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau : elle portait un collier de grains d'aloès ; et sur une plaque d'or, qui servait à rejoindre les deux bouts du collier, étaient gravés, en arabe, un nom et un talisman.

Blanca reconnaît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule ; elle se retire et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentait dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports en se trouvant tous deux fidèles ! Quel bonheur de se revoir après avoir été si longtemps séparés ! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours !

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avait sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. « Sultane, dit Aben-Hamet, c'est un chevreuil de mon pays, presque aussi léger que toi. » Blanca détache elle-même l'animal charmant, qui semblait la remercier en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa Fé avait étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenait à peine sur ses pieds si longtemps enchaînés ; elle se couchait à terre et appuyait sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentait des dattes nouvelles et caressait cette chevrette du désert, dont la peau fine avait retenu l'odeur du bois d'aloès et de la rose de Tunis,

L'Abencerage, le duc de Santa Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours croissant, toujours partagé ; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. « Sois chrétien, disait Blanca. — Sois musulmane, » disait Aben-Hamet ; et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats.



LE PALAIS DE L'ALHAMBRA, A GRENADE
SALLE DES ABENCERAGES

Il ne trouva point Blanca au rivage ; mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa Fé pour Madrid et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos était accompagné d'un prisonnier français, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade, avec les plus tristes pressentiments. Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venait de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avait pu quitter un frère qu'elle aimait, un frère qui voulait en sa faveur se dépouiller de tous ses biens et qu'elle revoyait après sept années d'absence. Don Carlos avait tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du nouveau monde, parmi lesquels il avait fait ses premières armes ; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissait dans son cœur contre les infidèles la haine qu'il avait héritée du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur dans les hommes passaient pour un don héréditaire, était frère cadet de la comtesse de Foix et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec. A l'âge de dix-huit ans, Thomas avait été armé chevalier par Bayard, dans cette retraite qui coûta la vie au chevalier sans peur et sans reproche. Quelque temps après, Thomas fut percé de coups et fait prisonnier à Pavie, en défendant le roi-chevalier qui perdit tout alors, *hors l'honneur*.

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avait fait prendre soin des blessures du jeune Français, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques, dont l'estime et la vertu sont les fondements. François I^{er} était retourné en France ; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avait eu l'honneur de partager la captivité de son roi et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avait été remis sur sa parole à don Carlos, qui venait de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue et fut introduit dans la salle où se trouvait la fille du duc de Santa Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui. Aux pieds de dona Blanca était assis un jeune homme qui la regardait en silence dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portait un haut-de-chausses de buffle et un pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendait une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie était jeté sur ses épaules, et sa tête était couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes ; une fraise de dentelle, rabattue sur sa poitrine, laissait voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme

l'ébène donnaient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes, qui tombaient et se repliaient sur ses pieds, portaient l'éperon d'or, marque de la chevalerie.

A quelque distance, un autre chevalier se tenait debout, appuyé sur la croix de fer de sa longue épée : il était vêtu comme l'autre chevalier, mais il paraissait plus âgé. Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspirait le respect et la crainte. La croix rouge de Calatrava était brodée sur son pourpoint avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi*.

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'infidèle dont je vous ai tant parlé ; craignez qu'il ne remporte la victoire. Les Abencerages étaient faits comme lui, et nul ne les surpassait en loyauté, courage et galanterie. »

Don Carlos s'avança au-devant d'Aben-Hamet. « Seigneur Maure, dit-il, mon père et ma sœur m'ont appris votre nom ; on vous croit d'une race noble et brave ; vous-même, vous êtes distingué par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit porter la guerre à Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au champ d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admirait, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure. Blanca ne paraissait point embarrassée ; toute son âme était dans ses yeux : la sincère Espagnole n'essayait point de cacher le secret de son cœur. Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blanca, lui dit-il, expliquez-vous. D'où naît le trouble que vous a causé la vue de cet étranger ?

— Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-Hamet ; et, s'il veut se faire chrétien, ma main est à lui.

— Quoi ! s'écria don Carlos, vous aimez Aben-Hamet ! la fille des Bivar aime un Maure, un infidèle, un ennemi que nous avons chassé de ces palais !

— Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-Hamet ; Aben-Hamet m'aime ; depuis trois ans il renonce à moi plutôt que de renoncer à la religion de ses pères. Noblesse, honneur, chevalerie, sont en lui ; jusqu'à mon dernier soupir je l'adorerai. »

Don Carlos était digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avait de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet infidèle. « Infortunée Blanca ! dit-il, où te conduira cet amour ? J'avais espéré que Lautrec, mon ami, deviendrait mon frère.

— Tu t'étais trompé, répondit Blanca ; je ne puis aimer cet étranger. Quant à mes sentiments pour Aben-Hamet, je n'en dois compte à personne. Garde tes serments de chevalerie comme je garderai mes serments d'amour. Sache seulement, pour te consoler, que jamais Blanca ne sera l'épouse d'un infidèle.

— Notre famille disparaîtra donc de là terre ! s'écria don Carlos.

— C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca. Qu'importe d'ailleurs des fils que tu ne verras point, et qui dégénéreront de ta vertu ? Don Carlos, je sens que nous sommes les derniers de notre race ; nous sortons trop de l'ordre commun pour que notre sang fleurisse après nous ¹ : le Cid fut notre aïeul, il sera notre postérité. » Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur, ou accepte le combat.

— Es-tu chargé par ta sœur, répondit Aben-Hamet de me redemander les serments qu'elle m'a faits ?

— Non, répliqua don Carlos ; elle t'aime plus que jamais.

— Ah ! digne frère de Blanca ! s'écria Aben-Hamet en l'interrompant, je dois tenir tout mon bonheur de ton sang. O fortuné Aben-Hamet ! ô heureux jour ! je croyais Blanca infidèle pour ce chevalier français...

— Et c'est là ton malheur ! s'écria à son tour don Carlos hors de lui. Lautrec est mon ami ; sans toi, il serait mon frère. Rends-moi raison des larmes que tu fais verser à ma famille.

— Je le veux bien, répondit Aben-Mamet ; mais, né d'une race qui peut-être a combattu la tienne, je ne suis pourtant point chevalier. Je ne vois ici personne pour me conférer l'ordre qui te permettra de te mesurer avec moi sans descendre de ton rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est moi qui t'armerai chevalier ! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée ; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage va peut-être lui plonger dans la poitrine : tel était l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et des chrétiens avaient depuis longtemps rendu cette source célèbre. C'était là que Malique Alabès s'était battu contre

1. Chateaubriand pense ici à lui-même à travers une réminiscence cornélienne :

Hors de l'ordre commun il (le sort) nous fait des fortunes. •

(Horace, II, III.)

Ponce de Léon, et que le grand maître de Calatrava avait donné la mort au valeureux Abayados. On voyait encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevait sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, ce brave infidèle, et reçois le baptême et la mort de ma main.

— La mort peut-être, répondit Aben-Hamet ; mais vive Allah et le Prophète ! »

Ils prirent aussitôt du champ et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avaient que leurs épées. Aben-Hamet était moins habile dans les combats que don Carlos ; mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe lui donnaient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marcha sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage et crie à son ennemi : « Frappe, Maure, frappe ; don Carlos désarmé te défie, toi et toute ta race infidèle.

— Tu pouvais me tuer, répond l'Abencerage, mais je n'ai jamais songé à te faire la moindre blessure : j'ai voulu seulement te prouver que j'étais digne d'être ton frère et t'empêcher de me mépriser. »

Dans cet instant, on aperçoit un nuage de poussière : Lautrec et Blanca pressaient deux cavales de Fez, plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos ; ce chevalier m'a donné la vie. Lautrec, vous serez peut-être plus heureux que moi.

— Mes blessures, dit Lautrec d'une voix noble et gracieuse, me permettent de refuser le combat contre ce chevalier courtois. Je ne veux point, ajouta-t-il en rougissant, connaître le sujet de votre querelle et pénétrer un secret qui porterait peut-être la mort dans mon sein. Bientôt mon absence fera renaître la paix parmi vous, à moins que Blanca ne m'ordonne de rester à ses pieds.

— Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez auprès de mon frère ; vous me regarderez comme votre sœur. Tous les cœurs qui sont ici éprouvent des chagrins ; vous apprendrez de nous à supporter les maux de la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main ; tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet !

s'écria don Carlos. — Je l'envie, dit Lautrec. — Et moi, dit l'Abencerage, j'estime don Carlos et plains Lautrec ; mais je ne saurais les aimer.

— Voyons-nous toujours, dit Blanca, et tôt ou tard l'amitié suivra l'estime. Que l'événement fatal qui nous rassemble ici soit à jamais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint, dès ce moment, mille fois plus cher à la fille du duc de Santa Fé : l'amour aime la vaillance ; il ne manquait plus rien à l'Abencerage, puisqu'il était brave et que don Carlos lui devait la vie. Aben-Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissait l'âme de l'Abencerage : si d'un côté l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur était pour lui une source inépuisable de délices, d'un autre côté la certitude de n'être jamais heureux sans renoncer à la religion de ses pères accablait le courage d'Aben-Hamet. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verrait-il ainsi s'écouler le reste de sa vie ?

Il était plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca et de demander des conseils au maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles. Le cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son dieu et de sa patrie. La prière venait de finir : il n'y avait plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnait à travers une multitude de colonnes qui ressemblaient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée¹. L'architecture légère des Arabes s'était mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avait pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes ; mais, à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyait encore briller l'autel du sanctuaire : il étincelait d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets de leur culte ; et l'image du Dieu vivant, placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquait aucun siège au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvrait des cercueils servait aux grands comme aux petits pour se prosterner devant le Seigneur.

1. Sur ce point voir le *Génie du christianisme* (III^e partie, livre 1, ch. 7)

Aben-Hamet s'avavançait lentement dans les nefs désertes, qui retentissaient du seul bruit de ses pas. Son esprit était partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçait à sa mémoire et les sentiments que la religion des chrétiens faisait naître dans son cœur. Il entrevit au pied d'une colonne une figure immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche ; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet ; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée était couchée à terre devant lui et son chapeau, chargé de plumes, était posé sur le marbre à ses côtés : il avait l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'était Lautrec.

« Ah ! dit l'Abencerage en lui-même, ce jeune et beau Français demande au ciel quelque faveur signalée ; ce guerrier, déjà célèbre par son courage, répand ici son cœur devant le souverain du ciel, comme le plus humble et le plus obscur des hommes. Prions donc aussi le Dieu des chevaliers et de la gloire. »

Aben-Hamet allait se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui paraissaient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnait cette ancienne mosquée était une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers et arrosé par deux fontaines ; un cloître régnait alentour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa Fé ; il l'arrête et lui dit : « Viens-tu chercher Lautrec dans ce temple ?

— Laisse là ces vulgaires jalousies, répondit Blanca ; si je ne t'aimais plus, je te le dirais ; je dédaignerais de te tromper. Je viens ici prier pour toi ; toi seul maintenant l'objet de mes vœux : j'oublie mon âme pour la tienne. Il ne fallait pas m'enivrer du poison de ton amour, ou il fallait consentir à servir le Dieu que je sers. Tu troubles toute ma famille ; mon frère te hait ; mon père est accablé de chagrin, parce que je refuse de choisir un époux. Ne t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère ? Vois cet asile de la mort ; il est enchanté ! Je m'y reposerai bientôt, si tu ne te hâtes de recevoir ma foi au pied de l'autel des chrétiens. Les combats que j'éprouve minent peu à peu ma vie ; la passion que tu m'inspires ne soutiendra pas toujours ma frêle existence ; songe, ô Maure ! pour te parler ton langage, que le feu qui allume le flambeau est aussi le feu qui le consume. »

Blanca entre dans l'église et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait : l'Abencerage est vaincu, il va renoncer aux erreurs de son culte ; assez longtemps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disait-il, le dieu des chrétiens est peut-être le Dieu véritable ? Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit avec impatience le lendemain pour faire connaître sa résolution à Blanca et changer une vie de tristesse et de larmes en une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa Fé que le soir. Il apprit que Blanca était allée avec son frère au Généralife, où Lautrec donnait une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca. Lautrec rougit en voyant paraître l'Abencerage : quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçait l'estime.

Lautrec avait fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étaient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures, Pélasge, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade était attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même et dit seulement comme le lion, en regardant ces tableaux : « Nous ne savons pas peindre ¹. »

Le généreux Lautrec, qui voyait les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier Maure, si j'avais prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de venir à cette fête, je ne vous aurais pas reçu ici. On perd tous les jours une épée, et j'ai vu le plus vaillant des rois remettre la sienne à son heureux ennemi.

— Ah ! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa robe, on peut la perdre comme François I^{er} ; mais comme Boabdil !... »

La nuit vint ; on apporta des flambeaux ; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane et même les cruautés de ses compatriotes, qui ne lui semblaient mériter ni blâme ni louange.

Ces récits enchantaient Aben-Hamet, dont la passion pour

1. Aben-Hamet cite le La Fontaine (*Fables*, III, 10) appris par Chateaubriand.

les histoires merveilleuses trahissait le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet ; temps heureux, où le commandeur des croyants voyait briller autour de lui Zobéide, Fleur de beauté, Force des cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François I^{er}, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés ; les tourelles gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ce discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête, prit une guitare et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance ¹
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours,
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère :
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille,
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

1. Cette romance est déjà connue du public. J'en avais composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité (Ch.).

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
 Et ma montagne et le grand chêne ?
 Leur souvenir fait tous les jours
 Ma peine :
 Mon pays sera mes amours,
 Toujours.

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déplorait, comme Lautrec, la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa en disant qu'il ne savait qu'une romance et qu'elle serait peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter : les larmes sont permises aux vaincus.

— Oui, dit Blanca ; et c'est pour cela que nos pères, soumis autrefois au joug des Maures, nous ont laissé tant de plaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avait apprise d'un poète de la tribu des Abencerages ¹ :

Le roi don Juan,
 Un jour chevauchant,
 Vit sur la montagne
 Grenade d'Espagne ;
 Il lui dit soudain :
 Cité mignonne,
 Mon cœur te donne
 Avec ma main.

Je t'épouserai,
 Puis apporterai
 En dons à ta ville
 Cordoue et Séville.
 Superbes atours
 Et perle fine,
 Je te destine
 Pour nos amours.

1. En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une *venta* située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressaient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantaient une romance dont je ne comprenais pas les paroles, mais dont l'air était simple et naïf. Il faisait un temps affreux ; je restai deux heures à la *venta*. Mes jeunes hôtes répétèrent si longtemps les couplets de leur romance qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être était-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole (Ch.).

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disais,
Ainsi tu mentais :
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau,
Près de la piscine,
L'hadgi¹ de Médine.
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

O bel Alhambra !
O palais d'Allah !
Cité des fontaines !
Fleuve aux vertes plaines :
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

La naïveté de ces plaintes avaient touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il aurait bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même ; mais, par courtoisie pour Lautrec, il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul.

Prêt à partir pour la rive africaine²,
Le Cid, armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur.

1. Pèlerin.

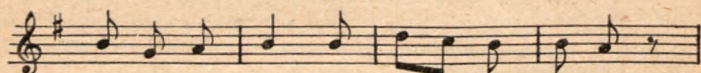
2. Tout le monde connaît l'air des *Folies d'Espagne*. Cet air était sans paroles ; du moins il n'y avait point de paroles qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère

Romance de l'Émigré.

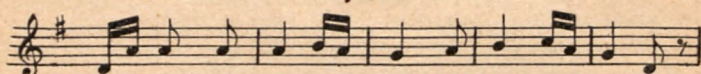
Adagio



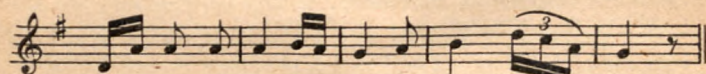
Combien j'ai dou - ce sou - ve - nan - ce



Du jo - li lieu de ma nais - san - ce!

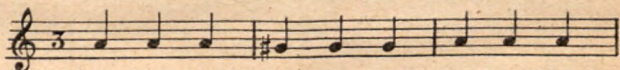


Ma sœur, qu'ils é - taient beaux, les jours De France!

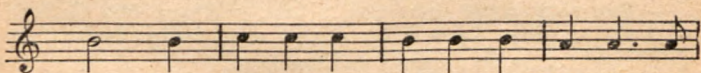


O mon pa - ys! sois mes a - mours, Tou - jours!

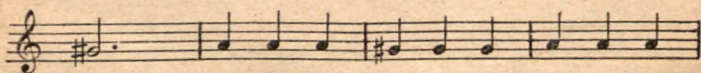
Romance du Cid.



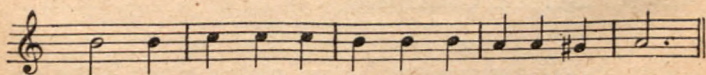
Prêt à par - tir pour la rive a - fri -



- cai - ne, Le Cid, ar - mé, tout brillant de va -



- leur, Sur sa gui - tare, aux pieds de sa Chi -



- mè - ne, Chantait ces vers que lui dictait l'honneur.

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur ;
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :
Il préfèra, dira-t-on, à la vie
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avait paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore qu'on l'aurait pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageait l'enthousiasme guerrier de son ami ; mais l'Abencerage avait pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens appellent la Fleur des batailles, porte parmi nous le nom de Cruel. Si sa générosité avait égalé sa valeur !...

— Sa générosité, repartit vivement don Carlos interrompant Aben-Hamet, surpassait encore son courage ; et il n'y a que des Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le jour.

— Que dis-tu ? s'écria Aben-Hamet s'élançant du siège où il était à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux ?

— Son sang coule dans mes veines, répliqua don Carlos ; et je me reconnais de ce noble sang à la haine qui brûle dans mon cœur contre les ennemis de mon Dieu.

— Ainsi, dit Aben-Hamet regardant Blanca, vous êtes de la maison de ces Bivar qui, après la conquête de Grenade, envahi-

dans la romance du Cid. Cette romance s'étant répandue dans le public sans mon aveu, des maîtres célèbres m'ont fait l'honneur de l'embellir de leur musique. Mais comme je l'avais expressément composée pour l'air des *Folies d'Espagne*, il y a un couplet qui devient un vrai galimatias, s'il ne se rapporte à mon intention primitive :

* * * Mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie, etc.

Enfin ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs véritablement nationaux ; elles amènent d'ailleurs le dénouement (Ch.).

rent les foyers des malheureux Abencerages et donnèrent la mort à un vieux chevalier de ce nom qui voulut défendre le tombeau de ses aïeux ?

— Maure, s'écria don Carlos enflammé de colère, sache que je ne me laisse point interroger. Si je possède aujourd'hui la dépouille des Abencerages, nos ancêtres l'ont acquise au prix de leur sang, et ils ne la doivent qu'à leur épée.

— Encore un mot, dit Aben-Hamet toujours plus ému : nous avons ignoré dans notre exil que les Bivar eussent porté le titre de Santa Fé ; c'est ce qui a causé mon erreur.

— Ce fut, répondit don Carlos, à ce même Bivar, vainqueur des Abencerages, que ce titre fut conféré par Ferdinand le Catholique. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha sur son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il ; les hommes, je le sais, ne doivent pas répandre des larmes : désormais les miennes ne couleront plus au dehors, quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer ; écoutez-moi :

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur des vents brûlants de l'Arabie. J'étais vaincu ; je ne pouvais plus vivre sans toi. Hier, la vue de ce chevalier français en prières, tes paroles dans le cimetière du temple, m'avaient fait prendre la résolution de connaître ton Dieu et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca et de surprise de don Carlos interrompit Aben-Hamet ; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espérance ; et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abencerage ! »

Blanca, don Carlos, Lautrec, lèvent tous trois les mains au ciel et s'écrient : « Le dernier Abencerage ! »

Le silence règne ; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie, agitent tous les cœurs ; Blanca tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté ! dit-elle, tu justifies mon choix ; je ne pouvais aimer que le descendant des héros.

— Ma sœur, s'écrie don Carlos irrité, songez donc que vous êtes ici devant Lautrec !

— Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends ta colère ; c'est à moi à vous rendre le repos. » Alors, s'adressant à Blanca, qui s'était assise de nouveau :

« Houri du ciel, génie de l'amour et de la beauté, Aben-Hamet sera ton esclave jusqu'à son dernier soupir ; mais connais toute l'étendue de son malheur. Le vieillard immolé par ton aïeul en défendant ses foyers était le père de mon père ! Apprends encore un secret que je t'ai caché, ou plutôt que tu m'avais fait

oublier. Lorsque je vins la première fois visiter cette triste patrie, j'avais surtout pour dessein de chercher quelque fils des Bivar qui pût me rendre compte du sang que ses pères avaient versé.

— Eh bien, dit Blanca d'une voix douloureuse, mais soutenue par l'accent d'une grande âme, quelle est ta résolution ?

— La seule qui soit digne de toi, répondit Aben-Hamet : te rendre tes serments, satisfaire, par mon éternelle absence et par ma mort, à ce que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de nos dieux, de nos patries et de nos familles. Si jamais mon image s'effaçait de ton cœur ; si le temps, qui détruit tout, emportait de ta mémoire le souvenir d'Abencerage... ce chevalier français... Tu dois ce sacrifice à ton frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet ! s'écrie-t-il, ne crois pas me vaincre en générosité : je suis Français ; Bayard m'arma chevalier ; j'ai versé mon sang pour mon roi : je serai, comme mon parrain et comme mon prince, sans peur, sans reproche. Si tu restes parmi nous, je supplie don Carlos de t'accorder la main de sa sœur ; si tu quittes Grenade, jamais un mot de mon amour ne troublera ton amante. Tu n'emporteras point dans ton exil la funeste idée que Lautrec, insensible à ta vertu, cherche à profiter de ton malheur. »

Et le jeune chevalier pressait le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un Français.

« Chevalier, dit don Carlos à son tour, je n'attendais pas moins de vos illustres races. Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous reconnaître pour le dernier Abencerage ?

— A ma conduite, répondit Aben-Hamet.

— Je l'admire, dit l'Espagnol ; mais, avant de m'expliquer, montrez-moi quelque signe de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages, qu'il portait suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je vous tiens pour prud'homme et véritable fils de rois. Vous m'honorez par vos projets sur ma famille : j'accepte le combat que vous étiez venu secrètement chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois tous les vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez chrétien, et recevez la main de ma sœur, que Lautrec a demandée pour vous. »

La tentation était grande ; mais elle n'était pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parlait au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensait qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyait voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau

et lui reprocher cette alliance sacrilège. Transpercé de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'âmes sublimes, tant de caractères généreux, pour mieux sentir ce que je perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse pour être plus digne de son amour ! ».

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga et s'embarqua sur un vaisseau qui devait toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte et rejoint dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade : elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point ; elle ne pleurait point ; elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet ; un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle le *tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable ; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

#18184

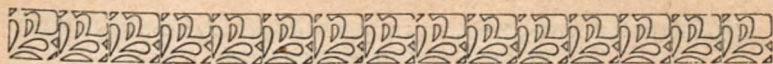




TABLE

	Pages.
FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND	5
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA	17
AVIS SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA	22
PRÉFACE D'ATALA ET DE RENÉ, édition in-12 de 1805	23
AVERTISSEMENT	27
ATALA	29
Prologue	31
Le Récit. — Les Chasseurs	34
Les Laboureurs.	55
Le Drame.	62
Les Funérailles	73
Épilogue	77
RENÉ	83
LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE	109





LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6^e)

Des livres bien faits
à bon marché.

Des sujets bien choisis.
Des auteurs compétents.

Bibliothèque LAROUSSE

encyclopédique et illustrée

Publiée sous la direction de Georges MOREAU



La *Bibliothèque Larousse* permet à tous l'étude des questions qui préoccupent le public contemporain : **culture générale et vie pratique**. Elle comprend les séries suivantes :

LITTÉRATURE — ARTS — SCIENCES — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE — CONNAISSANCES PRATIQUES — MÉDECINE ET HYGIÈNE — VIE SOCIALE ET DROIT USUEL — AGRICULTURE.

102 volumes parus

Nombreux volumes en préparation.

LITTÉRATURE

1^{re} *Chefs-d'œuvre des grands écrivains*. — Cette section a pour objet de mettre à la portée du public, sous une forme aussi élégante qu'économique, tous les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, depuis les classiques du XVI^e et du XVII^e siècle jusqu'aux auteurs modernes. C'est la plus jolie collection qui existe dans ce genre, et elle surpasse de beaucoup toutes les collections similaires publiées jusqu'ici.

Racine : **Théâtre complet illustré**. Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Trois vol.* illustrés de 32 gravures dont 12 hors texte d'après DE SÈVE. Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple. 1 fr. 30

Se vend également en un seul volume, reliure demi-peau, tête dorée. 6 francs

POUR VOUS CONSTITUER A PEU DE FRAIS UNE BIBLIOTHÈQUE DE VALEUR, ACHETEZ LES VOLUMES DE LA BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

- Corneille : Théâtre choisi illustré.** Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Trois vol.* illust. de 24 gr. dont 13 hors texte. Chaque vol., br., 1 fr.; rel. 1 fr. 30
Se vend également en un seul volume, reliure demi-peau, tête dorée. 6 francs
- Molière : Théâtre complet illustré.** Avec biographie et notes, par Th. COMTE, agrégé de l'Université. *Sept volumes* illustrés de 63 gravures, dont 36 hors texte d'après BOUCHER. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. . . 1 fr. 30
Se vend également en deux volumes, reliure demi-peau, tête dorée. 13 francs
- La Fontaine : Fables illustrées.** Avec biographie et notes, par M. MOREL, agrégé de l'Univ. *Deux vol.* illust. de 24 grav. Chaque vol., br., 1 fr.; rel. 1 fr. 30
Se vend également en un seul volume, reliure demi-peau, tête dorée. 4 fr. 50
- Boileau : Œuvres poétiques illustrées.** Avec biographie et notes, par L. COQUELIN. 8 gravures et 1 autographe. Broché, 1 fr.; relié toile souple. . 1 fr. 30
- Bossuet : Oraisons funèbres, Sermons.** Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Deux vol.* illustrés de 18 grav. Chaque vol., br., 1 fr.; rel. t. 1 fr. 30
- Abbé Prévost : Manon Lescaut.** Avec biographie et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. 9 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30
- Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées.** Avec biographie et notes, par DUPOUY, agrégé de l'Université. *Trois volumes* illustrés de 17 gravures dont 13 hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30
- Stendhal : La Chartreuse de Parme.** Avec biographie et notes, par DUPOUY. *Deux vol.*, illust. de 4 gr. hors texte. Chaque vol., br., 1 fr.; relié. 1 fr. 30
- Balzac : Le Père Goriot.** Avec portrait. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Eugénie Grandet.** 1 portrait et 1 autogr. Br., 1 fr.; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : La Cousine Bette.** *Deux vol.* Chaque vol., br., 1 fr.; rel. t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Cousin Pons.** Avec portrait. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Le Médecin de campagne.** 1 gr. Broché, 1 fr.; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Lys dans la vallée.** 1 grav. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : La Peau de chagrin.** 1 grav. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
(N. B. — Les huit volumes de Balzac peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.)
- Musset : Premières poésies.** 1 gravure. Br., 1 fr.; relié toile. . . 1 fr. 30
- Musset : Poésies nouvelles.** 1 gravure. Br., 1 fr.; relié toile. . . 1 fr. 30
- Musset : Comédies et Proverbes.** *Trois volumes.* Avec 2 gravures et 1 autographe. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile 1 fr. 30
- Musset : La Confession d'un enfant du siècle.** 1 gr. Br., 1 fr.; rel. t. 1 fr. 30
- Musset : Nouvelles.** 1 gravure. Broché, 1 fr.; relié toile 1 fr. 30
- Musset : Contes.** 1 gravure. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
(N. B. — Les huit volumes de Musset peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.)
- Anthologie des écrivains français du XIX^e siècle.** Avec biographies et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Quatre volumes* (Poésie, 2 vol.; Prose, 2 vol.). Nombreux portraits et autographes. Chaque vol., broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- 2^e Études littéraires.** — Conçus sur un plan uniforme, les volumes ci-dessous comportent, avec la vie des écrivains, l'étude de leur œuvre accompagnée d'extraits caractéristiques.
- Montaigne,** par Louis COQUELIN. 6 grav. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05
- Musset,** par GAUTHIER-FERRIÈRES. 4 grav. Br., 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Daudet,** par P. et V. MARGUERITE, G. GEFFROY, etc. 8 grav. Br. 0 fr. 75
- Relié toile. 1 fr. 05

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

- Schiller, par Ch. SIMOND. 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
 Gœthe, par Ch. SIMOND. 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
 Tolstoï, par OSSIP-LOURIE. 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
 Ibsen, par OSSIP-LOURIE. 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

3^e *Histoire de la Littérature.* — Cette section mettra à la disposition du public, sous une forme peu coûteuse, d'excellents précis des diverses littératures, pour la plupart desquelles il n'existait guère jusqu'ici que des traités d'un prix assez élevé.

- La Littérature française au XIX^e siècle, par Ch. LE GOFFIC. 76 gravures. Broché, 1 fr. 75; relié toile. 2 fr. 25
 Littérature anglaise, par W. THOMAS. 56 gr. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50
 Littérature italienne, par G.-M. GATTI. 23 gr. Br., 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30
 Histoire de la Littérature russe, par Louis LEGER, membre de l'Institut. Nombreuses gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

BEAUX-ARTS

- Rembrandt, par A. BRÉAL. 24 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
 L'Art à l'École, par Ch.-M. COUYBA, sénateur, et les membres du Comité de la Société nationale de l'Art à l'École. 70 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- Histoire de Russie, par L. LEGER. 12 gr., 2 cartes. Br., 0 fr. 75; rel. 1 fr. 05
 Géographie rapide de l'Europe, par O. RECLUS. 16 gravures, 1 carte. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
 Géographie rapide de la France, par RECLUS. 18 gr. Br., 1 fr. 20; rel. 1 fr. 50

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

- La Vie économique, par Frédéric PASSY. Broché, 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50
 Entre locataires et propriétaires, par D. MASSÉ. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
 Ce que la loi punit, par GUYON. Code pénal expliqué. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20
 Les Assurances, par E. ADAM. Guide pratique. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
 Les Accidents du travail, par L. ANDRÉ. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20
 Assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Br., 1 fr. 20; rel. toile. 1 fr. 50
 Code municipal, par Max LEGRAND. Manuel clair et commode à l'usage des maires, adjoints, secrétaires de mairie, etc. Br., 1 fr. 20; relié toile 1 fr. 50

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

- La Définition de la Science, entretiens philosophiques, par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
 La Photographie des couleurs, par COUSTET. 22 gr. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
 Les Alliages métalliques, par HÉMARDINQUER. 9 gr. Br., 0 fr. 50; rel. t. 0 fr. 75
 La Voix professionnelle, par le Dr P. BONNIER. Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales. 39 grav. Br., 2 fr.; relié toile. 2 fr. 50

(Voir la suite page suivante)

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

MÉDECINE ET HYGIÈNE

- L'Estomac : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr M.-A. LEGRAND.
14 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- L'Œil : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. 54 grav. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- L'Oreille : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr M.-A. LEGRAND.
74 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- La Bouche et les Dents**, par le Dr ROSENTHAL. 28 gr. Br., 1 fr.; relié. 1 fr. 30
- Le Nez et la Gorge**, par le Dr A. NEPVEU. 48 grav. Br., 1 fr.; relié. 1 fr. 30
- La Peau et la Chevelure**, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures.
Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Arthritisme et artériosclérose**, p. le Dr LAUMONIER. Br., 1 fr. 20; r. 1 fr. 50
- Hernies et varices**, par L. et J. RAINAL. 55 grav. Br., 0 fr. 90; relié. 1 fr. 20
- Les Maladies de poitrine**, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 63 gravures.
Broché, 1 fr. 35; relié toile souple. 1 fr. 75
- Précis d'alimentation rationnelle**, p. le Dr PASCAULT. Br., 1 fr. 20; r. 1 fr. 50
- La Nourriture de l'Enfance**, par le Dr H. LEGRAND. Br., 1 fr. 20; relié. 1 fr. 50
- Pour élever les nourrissons**, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Conseils pratiques à l'usage des jeunes mères. 62 grav. Broché, 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20
- Pour préserver des maladies vénériennes**, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE.
34 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

AGRICULTURE

- Routine et progrès en agriculture**, par R. DUMONT. Excellent ouvrage à répandre parmi les petits et moyens cultivateurs. 92 gr. Br., 1 fr. 80; relié. 2 fr. 25
- Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur**, par P. BERTRAND.
Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Br., 1 fr. 20; relié. t. 1 fr. 50
- Le Verger de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur**, par P. BERTRAND.
193 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Le Bétail**, par Marcel VACHER, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture.
Amélioration et reproduction. 10 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. . 1 fr. 15
- Le Porc**, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br., 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 15
- Toute la Basse-Cour**, par H. VOITELLIER. Traité pratique et complet d'élevage productif. 11 gravures, 24 planches. Broché, 1 fr. 50; cartonné. . 1 fr. 95
- Améliorations du sol (Drainage et irrigations)**, par M. ABADIE, prof. à l'École natl^e d'agriculture de Rennes. 95 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20
- Des fourrages verts toute l'année**, par H. COMPAIN, chef de culture à l'École nationale de Grignon. 44 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

- Défends ton argent**, par G. SOREPH. 4 gr. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20
- La Cuisine à bon marché**, par M^{me} J. SÉVRETTE. Br., 0 fr. 90; relié. 1 fr. 20
- Le Guide mondain**, par la C^{tesse} DE MAGALLON. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20
- Le Passe-temps des mois**, par DELOSIÈRE. 111 grav. Br., 0 fr. 75; r. 1 fr. 05
- La Maison fleurie**, par F. FAIDEAU. 61 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20
- Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier**, par CHEVRIER. Manuel pratique à l'usage des ouvriers, contremaîtres, etc. Nombr. grav. Br., 0 fr. 75; relié. t. 1 fr. 05
- Pour former un tireur**, par VIOLET et VOULQUIN (publié sous le patronage de l'Union des Sociétés de tir de France). 38 gr. Br., 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Frontières françaises, forts, camps retranchés**, par G. VOULQUIN. Trois vol. illustrés de nombreuses grav. et cartes. Chaque vol. br., 1 fr. 20; relié. 1 fr. 50

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).



Une merveilleuse encyclopédie
à bon marché

Reproduction réduite (format 21 X 30, 5 cent.).

Le Larousse pour tous

Publié sous la direction de Claude AUGÉ

Deux magnifiques volumes de près de 1 000 pages chacun (format 21 X 30, 5),
17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 superbes planches en
couleurs. Prix de l'ouvrage complet, broché 35 francs
Relié demi-chagrin, fers spéciaux de George AURIOL 45 francs

Paiement par traites de 5 francs tous les deux mois
(Au comptant, 10 0/0 d'escompte)

Avoir un « Larousse », une de ces encyclopédies si universellement renommées où
on trouve tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, qui vous renseigne sur tout ce qui
vous embarrasse, qui vous donne, peut-on dire, dans la vie une véritable supériorité in-
tellectuelle et pratique, c'était là un privilège réservé jusqu'ici à ceux qui pouvaient
acquérir des ouvrages d'un prix élevé comme le *Grand Dictionnaire Larousse* ou le *Nou-
veau Larousse illustré*. Chacun maintenant, grâce au **Larousse pour tous**, va enfin
pouvoir, si modestes que soient ses moyens, bénéficier des immenses avantages que pro-
cure journellement la possession d'un tel ouvrage.

Ce sont **toutes les connaissances humaines**, tous les résultats de la science et
de l'érudition, toute l'essence de la littérature et de l'art, toutes les données de la vie
pratique, que ce merveilleux dictionnaire encyclopédique met désormais véritablement à
la portée de tous, à un prix des plus modiques. On y trouve tous les mots de la langue,
la grammaire, les étymologies, l'histoire de toutes les littératures et l'analyse des
œuvres remarquables, la description des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture,
de l'architecture, l'histoire, la mythologie, la biographie de tous les personnages célèbres,
la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les
sciences appliquées, les connaissances pratiques et professionnelles, etc., etc. : le tout
présenté sous la forme la plus accessible, la plus commode et la plus claire, et accompa-
gné de **milliers de gravures et d'une profusion de planches et cartes en noir et
en couleurs** de toute beauté.

Demander le prospectus spécimen.

Tous ceux qui lisent, tous ceux
qui étudient ont besoin d'un

Petit Larousse illustré

Magnifique volume de 1 664 pages (format 13,5 × 20), 5 800 gravures, 680 portraits, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. — Relié toile, fers spéciaux de E. GRASSET, en trois tons. 5 francs
En reliure peau, très élégante 7 fr. 50

*(1 franc en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies
par le chemin de fer, et à l'étranger.)*



Reproduction réduite
du Petit Larousse illustré (13,5 × 20).

il sera tout particulièrement précieux aux jeunes gens pour leurs études par la richesse de sa documentation et le caractère instructif de son illustration. (600 000 exemplaires vendus à ce jour.)

Le *Petit Larousse illustré* est unanimement reconnu comme le meilleur, le plus complet et le plus pratique de tous les dictionnaires manuels. Il contient plus de matières, des informations plus nombreuses, des développements encyclopédiques plus abondants, une illustration plus riche et plus strictement documentaire qu'aucun des ouvrages similaires, même d'un prix plus élevé. Divisé en trois parties (LANGUE FRANÇAISE, — LOCUTIONS LATINES ET ÉTRANGÈRES, — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE), il renferme : le *vocabulaire complet* de la langue, avec de nombreux exemples à l'appui des définitions, les sens divers de tous les mots, la *prononciation figurée* de tous ceux qui offrent quelque difficulté ; la *grammaire* ; les *étymologies* ; les *synonymes* et *antonymes* ; les *proverbes*, *locutions proverbiales* et *expressions* diverses ; de nombreux *développements encyclopédiques* (droit, médecine usuelle, beaux-arts, sciences, etc.) ; des *résumés historiques*, *géographiques*, *biographiques*, *mythologiques* ; des *notices bibliographiques* sur les principaux ouvrages de toutes les littératures ; des *notices sur les œuvres d'art célèbres* ; les *types* et *personnages littéraires et sociaux*, etc. C'est un ouvrage indispensable dans la famille et on le consultera toujours avec profit pour les mille renseignements dont on a journellement besoin ;

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Toutes les connaissances
utiles en un volume.

Mémento Larousse

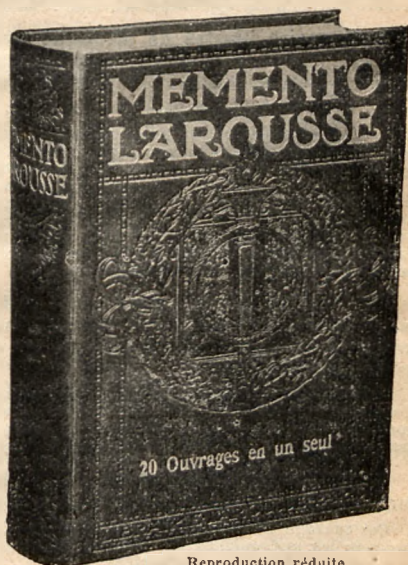
Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume toutes les connaissances d'utilité journalière : un traité de grammaire, un abrégé d'histoire, une géographie avec un atlas de 50 cartes en couleurs, une cosmographie, une arithmétique, des éléments d'arpentage, un traité de dessin, un traité de sciences physiques et naturelles, des notions d'agriculture, le droit usuel, le savoir-vivre, l'hygiène, des recettes et procédés, etc. (*Vingt ouvrages en un seul.*)

Beau volume de 730 pages (format 13,5 × 20), 900 gravures, 82 cartes, dont 50 en couleurs.

Caronné 5 francs

Relié toile, fers spéciaux de GIRALDON, titre or. . . 6 francs

Règles de grammaire, principes d'arithmétique, notions de sciences, d'histoire, etc., il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que nous n'ayons besoin de retrouver quelque connaissance oubliée, quelque renseignement qui nous échappe. Tout le monde a remarqué la rapidité avec laquelle s'effacent les leçons apprises au temps de notre enfance, et qui ne s'est vu maintes fois embarrassé devant des questions auxquelles répondrait le premier écolier venu ? On saisit donc quels services continuels rendra à tous un livre comme le *Mémento Larousse* : un livre qui résume, en un volume maniable et facile à consulter, tous les livres de classe qu'on ne possède plus et auxquels il serait du reste incommode d'avoir recours. Le *Mémento Larousse* est plus encore. Englobant sous une forme méthodique et substantielle tous les matériaux d'une solide instruction, il ne s'en tient pas aux programmes scolaires. Il a cette originalité de faire place, à côté de la partie purement intellectuelle, à une foule de notions de la vie usuelle qu'on aurait peine à trouver réunies ailleurs. Il forme ainsi un tout d'une exceptionnelle valeur pratique, un véritable vade-mecum. C'est le complément naturel du *Petit Larousse*, et on peut dire que ces deux ouvrages, l'un dans l'ordre alphabétique, l'autre dans l'ordre méthodique, condensent l'essence même des connaissances utiles.



Reproduction réduite
du *Mémento Larousse* (13,5 × 20)

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Dictionnaires divers

Dictionnaire usuel de Droit, par Max LEGRAND, avocat. Un volume in-8^e de 840 pages, 15 grav. et 3 carles. 8^e mille. Broché, 7 fr. 50; relié toile. 9 francs
Supplément. 60 pages. Broché 1 franc

Rédigé dans un esprit essentiellement pratique, ce dictionnaire met à la portée de tous ce qu'il peut être utile de savoir en matière juridique, sous une forme aussi claire et accessible que possible, et l'ordre alphabétique en rend en outre la consultation infiniment plus commode que celle d'un code. Il est superflu d'insister sur les services qu'un ouvrage ainsi conçu peut rendre à chacun dans la conduite de ses affaires : ce sera en particulier un guide des plus précieux toutes les fois qu'on aura un contrat à passer, un procès à intenter ou à soutenir, ou simplement quelque formalité administrative ou judiciaire à remplir. Un appendice placé à la fin du volume donne la formule d'un certain nombre d'actes d'une application courante : reconnaissances, procurations, baux, etc.

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE (Ouvrage honoré de souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre). Un volume in-8^e de 576 pages, 849 gravures, photographies, radiographies, 4 carles, 4 pl. en couleurs. 32^e mille. Broché, 6 fr.; relié toile. 7 fr. 50

Voici un ouvrage qui sera précieux dans la famille. Médications et traitements divers, description des organes, hygiène préventive et curative, pharmacie de ménage, soins spéciaux aux mères et aux enfants, accidents, empoisonnements, falsifications, etc., tout y est exposé avec une clarté remarquable et un sens pratique sur lequel on ne saurait trop insister dans un livre de ce genre. Un développement étendu a été donné en particulier à la médication par l'eau chaude ou froide, par la gymnastique française ou suédoise, par le massage, par l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite; à l'hygiène des exercices, comme le cyclisme, l'équitation, la chasse; à l'hygiène professionnelle, etc.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par H. STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. Un volume in-12 de 960 pages. 5^e édition. Relié toile. 6 francs

Dans ce livre on trouvera, groupés d'une façon méthodique, tous les mots de la langue française de même provenance, qui, dans les autres dictionnaires, se trouvent forcément éparpillés d'après l'ordre alphabétique. On comprend quel intérêt présente cet ouvrage, tant au point de vue des recherches étymologiques qu'au point de vue de l'étude des mots.

Vocabulaire synthétique de la langue française, par L. GRIMBLAT. Un fort volume in-12, illustré de 4 500 grav. Broché, 10 fr.; relié toile. . 12 francs

Cet ouvrage permettra de se livrer à une étude approfondie du vocabulaire. On y trouvera les mots-racines des diverses provenances groupés avec leurs dérivés autour de l'idée à laquelle ils se rapportent.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. 3^e édition. Relié toile. 2 fr. 50

Ce dictionnaire offre des avantages considérables sur tous les ouvrages similaires. Outre que sa nouveauté le met au courant des derniers enrichissements de la langue, il se recommande par l'originalité de son plan, grâce auquel les rimes sont présentées d'une façon particulièrement pratique.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Livres d'intérêt pratique

Pour choisir une carrière, par Daniel MASSÉ, juge de paix de Nogent-sur-Marne. Un vol. in-8° de xxxii-520 pages. 2^e éd. Br., 4 fr. 50; relié. t. 5 fr. 50

Cet ouvrage se distingue de tous ceux qui ont déjà paru dans ce genre par la largeur de son plan et par une précision de renseignements à laquelle on n'avait pas encore atteint en pareille matière. On y trouvera, non seulement sur les professions administratives, libérales, commerciales et industrielles, mais même sur les métiers manuels, des indications aussi pratiques que détaillées.

Manuel du Commercant, par E. SEGAUD, ancien président du Tribunal de commerce d'Arras. Un vol. in-8° de 320 pages. Broché, 3 fr. 50; rel. t. 4 fr. 50

Ce volume présente, sous une forme simple et commode à consulter, les diverses notions juridiques et pratiques d'un intérêt courant dans la vie commerciale. Dû à la plume d'un homme du métier, il rendra les plus grands services aux commerçants, qui auront avec lui sous la main la solution des mille cas qui peuvent journellement les embarrasser.

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, avec notions sur le commerce, le crédit, les sociétés et la législation commerciale, par Gustave SOREPH. Un vol. in-8° de 270 pages. 3^e édit. Br., 3 fr.; rel. toile. 4 francs

Cet ouvrage met la comptabilité à la portée de tous sous une forme véritablement pratique et claire; il se recommande tout particulièrement aux jeunes gens qui se destinent aux carrières commerciales, à ceux qui veulent se créer une position dans nos grands établissements financiers, aux candidats qui se préparent aux examens de la Banque de France, du Crédit foncier, etc.

Pour gérer sa fortune, par Pierre DES ESSARS. Conseils pratiques sur les placements de capitaux et les assurances. 4^e édit. In-8°. Br., 2 fr. 50; rel. 3 fr. 50

Ce petit livre, qui a été l'objet des appréciations les plus élogieuses dans la presse quotidienne et financière, est essentiellement un ouvrage de vulgarisation pratique. Sous sa forme concise et condensée, il guidera utilement le capitaliste, en exposant avec simplicité et avec clarté les diverses opérations financières qu'un particulier peut être appelé à traiter dans son existence.

Les Impôts, guide pratique du contribuable, par un PERCEPTEUR. In-8°, 160 pages. Broché. 2 francs

Ce petit volume permettra à chacun de connaître avec précision l'étendue de ses obligations envers le fisc. On y trouvera sur chaque contribution des indications pratiques dues à la plume d'un professionnel (matière imposable, exemptions, mode de paiement, poursuites, réclamations, etc.).

Hygiène nouvelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. In-8°, 376 pages, 396 gravures. Broché. 3 fr. 75

La science de l'hygiène a fait de grands progrès à notre époque et tout le monde a le plus sérieux intérêt à les connaître. Le livre du Dr Galtier-Boissière sera à ce titre un guide des plus précieux. On y trouvera exposé, sous une forme simple et claire, avec nombreuses figures à l'appui, tout ce qu'il est pratiquement utile de savoir sur les microbes et les maladies infectieuses, l'air, la lumière, les aliments et les boissons, l'hygiène des vêtements, de l'habitation, etc.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Livres d'intérêt pratique

La Cuisine et la Table modernes. Ouvrage écrit spécialement pour la maîtresse de maison. In-8°, 500 pages, 600 gravures, dont 135 reproductions photographiques d'après nature. 12^e mille. Broché, 5 francs; relié toile . . . 6 fr. 50

Cet ouvrage n'est pas un banal livre de cuisine; c'est un guide pratique dû à la collaboration d'hommes du métier et dans lequel on trouvera non seulement les recettes culinaires proprement dites, mais encore tout ce qu'une femme doit savoir sur l'hygiène de l'alimentation, le pain, les condiments, la viande, la volaille, le poisson, les légumes, les conserves, le matériel de cuisine, le service de table, etc. L'illustration, comme le texte, vise toujours le côté utilitaire, l'initiation pratique, et toute une série de photographies instantanées constitue entre autres un véritable enseignement par les yeux.

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur, due à la collaboration des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique. In-8°, 710 pages, 438 gravures (dessins d'après nature et photographies instantanées), 24 tableaux synthétiques, 85 airs de chasse. 14^e mille. Br., 7 fr. 50; relié toile. . . 10 francs

Ce remarquable ouvrage forme une encyclopédie complète de l'art de la chasse, extrêmement sérieuse et documentée, où on trouvera tout ce qu'il est intéressant de savoir sur les armes et munitions, sur les chiens, leur dressage, leurs maladies, sur le tir, sur le gibier à poil et à plume, sur le gibier d'eau, le gibier de passage, les battues, la chasse à courre, la fauconnerie, etc. Les divers chapitres sont signés des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique.

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur, due à la collaboration de spécialistes compétents. In-8°, 600 pages, 600 gravures, 32 tableaux synthétiques. 7^e mille. Broché, 6 fr. 75; relié toile. 9 francs

Conçu sur le même plan que la *Chasse moderne*, cet ouvrage est le vade-mecum indispensable de tous ceux qui s'adonnent à la pêche. Tout ce qui peut intéresser un pêcheur y est passé en revue par des spécialistes compétents : histoire naturelle du poisson, pisciculture, amorces et appâts, engins et matériel, pêche en eau douce, pêche de plage, pêche au filet, pêche de l'écrevisse et de la grenouille, hygiène, législation, etc. L'ouvrage se termine par un calendrier du pêcheur et un dictionnaire index.

La Photographie, par H. DESMAREST. In-12, 65 gravures. 6^e édition. Broché, 1 fr. 25; relié toile. 2 francs

Épargner aux débutants des tâtonnements, les mettre à même de faire immédiatement de bonnes photographies et aider les amateurs sérieux de conseils résultant d'une longue expérience, tel est le but de ce livre sans prétention, dépourvu de formules chimiques trop compliquées, qui résume d'une façon simple et pratique toutes les opérations et manipulations photographiques et permettra à tous de devenir d'excellents praticiens.

Le Naturaliste amateur, par Maurice MAINDRON. Petit guide pratique : botanique, zoologie, minéralogie, géologie. Un volume in-8°, illustré de 166 gravures. 2^e édition. Broché. 3 francs

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un volume in-8° de 140 pages, 162 gravures (dessins d'après nature et reprod. fotogr.). Broché, 2 fr. 25; relié. 3 francs

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Bibliothèque rurale

HONORÉE DE NOMBREUSES SOUSCRIPTIONS DES MINISTÈRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE L'AGRICULTURE (FORMAT IN-8°, 15 X 21)

L'Agriculture moderne , encyclopédie de l'agriculteur, par V. SÉBASTIAN. 560 pages, 700 gravures. Broché, 5 fr.; relié toile	6 fr. 50
La Ferme moderne , par ABADIE. 390 grav. Br., 3 fr.; relié toile	4 francs
Prairies et Pâturages , par COMPAIN. 181 grav. Br., 3 fr.; relié	4 francs
L'Arboriculture fruitière en images , par VERCIER. 101 pl. Br.	3 francs
Relié toile	4 francs
Les Industries de la ferme , par LARBALETRIER. 160 gr. Br., 2 fr.; rel.	3 francs
Les Engrais au village , par H. FAYET. Broché, 2 fr.; relié toile	3 francs
L'Outillage agricole , par DE GRAFFIGNY. 240 gravures. Broché	2 francs
Relié toile	3 francs
La Basse-Cour , par TRONCET et TAINURIER. 80 grav. Br., 2 fr.; rel.	3 francs
Le Bétail , par TRONCET et TAINURIER. 100 grav. Br., 2 fr.; relié	3 francs
La Médecine vétérinaire à la ferme , par le Dr G. MOUSSU, professeur à l'Ecole d'Alfort. 82 gravures. Broché, 3 fr.; relié toile	4 francs
L'Arboriculture pratique , par TRONCET et DELIÈGE. 190 gr. Br.	2 francs
Relié toile	3 francs
La Viticulture moderne , par G. DE DUBOR. 100 gr. Br., 2 fr.; rel. t.	3 francs
L'Apiculture moderne , par CLÉMENT. 153 grav. Br., 2 fr.; relié	3 francs
Le Jardin potager , par TRONCET. 190 grav. Br., 2 fr.; relié	3 francs
Le Jardin d'agrément , par TRONCET. 150 grav. Br., 2 fr.; relié	3 francs
Comptabilité agricole , par BARILLOT. Broché, 2 fr.; relié	3 francs
Élevage en grand de la volaille , par W. PALMER. 14 gr. Br.	1 fr. 50
Relié toile	2 fr. 25
Les Animaux de France , par CLÉMENT et TRONCET. 160 grav. Br.	2 francs
Relié toile	3 francs
Écoles et cours d'Agriculture , par DUGUAY. 39 gravures. Br.	1 franc

Un périodique unique en France et à l'étranger.

Larousse mensuel illustré

Publié sous la direction de Claude Augé et paraissant le premier samedi de chaque mois par numéros de 16 pages gr. in-4° (32 X 26) à 60 centimes, imprimés sur trois colonnes (48 colonnes) et illustrés de nombreuses gravures.

Abonnement d'un an : France, 6 francs; Étranger, 7 francs

Le *Larousse mensuel* enregistre, dans l'ordre alphabétique, sous une forme documentaire et d'une façon absolument complète, toutes les manifestations de la vie contemporaine. Politique, commerce, industrie, lois nouvelles, pièces et livres nouveaux, œuvres d'art marquantes, découvertes scientifiques, etc., il embrasse intégralement le mouvement si complexe des faits et des idées à notre époque et, comme il condense en très peu d'espace une quantité de matières considérable, il permet de se tenir au courant de tout sans perte de temps et pour une dépense insignifiante. Ajoutons que le *Larousse mensuel* est la mise à jour indéfinie du *Nouveau Larousse illustré* et de toutes les encyclopédies.

Demander un numéro spécimen.

Collection in-4° Larousse

Donner à un prix très modéré de véritables ouvrages de luxe, imprimés avec soin sur un papier magnifique, merveilleusement illustrés par les procédés de reproduction photographique les plus perfectionnés et embellis de reliures originales signées d'artistes comme Grasset, Auriol, etc., tel est l'objet de la *Collection in-4° Larousse*. Cette superbe collection met ainsi à la portée de tous des satisfactions jusqu'ici réservées à un petit nombre de bibliophiles et d'amateurs. (Format 32 x 26.)

Le Musée d'Art (des Origines au XIX^e siècle), publié sous la direction de E. MÜNTZ. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin 27 francs

Le Musée d'Art (XIX^e siècle). 1 000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. — Broché, 28 fr.; relié demi-chagrin 34 francs

Les Sports modernes illustrés, encyclopédie sportive illustrée, publiée sous la direction de P. MOREAU et G. VOULQUIN. 813 gravures, 28 planches hors texte. — Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin. 26 francs

La Terre, géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 reproductions photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

Atlas Larousse illustré. 42 cartes en couleurs hors texte, 1 158 reproductions photographiques. — Broché, 26 fr.; relié demi-chagrin. 32 francs

Atlas Colonial illustré. 7 cartes en couleurs hors texte, 70 cartes en noir, 16 pl. hors texte, 768 reprod. fotogr. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

Paris-Atlas, par F. BOURNON. 595 reproductions photographiques, 32 dessins, 24 plans hors texte en huit couleurs. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. 588 reproductions photographiques, 8 cartes en couleurs hors texte, 14 cartes ou plans en noir. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. 784 reprod. fotogr., 14 cartes et plans en couleurs, 9 cartes en noir. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. . . 28 francs

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 reproductions photographiques, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 28 francs

La Hollande illustrée, par VAN KEYMEULEN, BOOT, etc. 349 reproductions photographiques, 2 planches en couleurs, 15 planches en noir, 4 cartes en couleurs, 35 cartes en noir. — Broché, 12 fr.; relié demi-chagrin . . . 17 francs

En cours de publication :

Histoire de France illustrée (des Origines à nos jours), en deux volumes. Magnifique ouvrage présentant l'histoire d'une façon toute nouvelle et réellement intéressante pour tous (Demander le prospectus).

Pour paraître prochainement :

La France, géographie illustrée, en deux volumes, par P. JOUSSET.
La Belgique illustrée, par DUMONT-WILDEN.

N. B. — Les ouvrages de la *Collection in-4° Larousse* peuvent être acquis à raison de 10 francs par mois en France, Algérie, Tunisie, Alsace-Lorraine, Suisse et Belgique.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

324085

I 1



1000072393



30 net.